This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582927 9

NKW
L'Estoille

A Henri Rochefort
Hommage de l'auteur
Louis de Lyvron.

POËMES EN PROSE

LOUIS DE LYVRON, pseud. of
95) Antoine de L'Estoille

POEMES

EN PROSE

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL, 47

M.D.CCC.LXVII

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
16162B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R [illegible] L

LES

RUNES D'ATTILA

39X732

I

Un nuage court sur les vagues grises, le vent du nord pleure dans les voiles de cuir.

Le pilote, debout à l'avant de la barque, dit à sa bien-aimée : « Vois-tu l'Elfe de la tempête, le bel Elfe aux ailes salées? Il secoue

ses cheveux et des étincelles en tombent, il parle et le vent hurle, il étend la main et les vagues se cabrent. Le vois-tu ? Les flots le bercent comme un cygne.

« Lorsque nous avons coulé une barque, quand nous avons brûlé une ville, nous jetons pour lui dans les flots une coupe d'argent et un anneau d'or. Vois-tu le renne de notre prairie ?

« Elfe aux mains pleines, fouette de tes ailes les flots gris ; ma barque est un saumon. Fouette de tes ailes le vent endormi ; mon dragon vert a des mâts de sapin qui chantent comme le Kantelé. »

La jeune fille croise les mains sur l'épaule du pilote, sur l'épaule de l'homme du Nord.

Le pilote, debout à l'avant de la barque, dit à sa bien-aimée : « L'ange des tempêtes aime le chant des hommes, que faut-il chanter, ô ma mouette ?

— Une chanson d'amour.

— Je sais bien des chansons d'amour; mon père m'en a appris en aiguisant sa cognée, ma mère m'en a appris en tordant sur le fuseau la laine des brebis. Je sais toutes les chansons que chantent les sapins au vent du Nord, je sais toutes les chansons que chante la bruyère à la couleuvre noire, sur la colline des abeilles. Je sais bien des chansons.

— Chante, mon élan bleu! Chante jusqu'à la nuit d'amour!

— Elfe des tempêtes, dis au vent de crier moins haut, dis aux vagues qui se cabrent de secouer sans bruit leur crinière; je vais parler au cœur de ma bien-aimée.

« Ma petite hirondelle, je vais chanter pour toi, pour toi seule. Écoute! Mes vers seront éternels; je les écris sur notre amour, avec le sang de mes veines.

« Écoute, flocon d'écume, je vais chanter ce que chantent les vagues au filet du pêcheur, ce que chantent les flèches aux joues brûlantes du soldat. »

Une vague frappe le flanc de la barque, la jeune fille tombe dans les bras du pilote, dans les bras de l'homme du Nord.

II

Les gouttes de rosée diamantent encore la plaine, les corbeaux croassent, deux élans boivent dans le fleuve, un nuage de poussière apparaît au couchant.

Ce nuage court avec vingt mille cavaliers, derrière les cavaliers galopent des loups, au-dessus, des vautours volent. Le chef monte un étalon tigré de taches fauves.

Arrivé au fleuve, le chef entre dans les flots, et lorsque l'eau touche la croupe de l'étalon il le fait cabrer, tire son épée et crie : « Vieux fleuve, Attila te salue! »

Le vois-tu, épine blanche? Les corbeaux s'envolent, les deux élans s'enfuient... Entends-tu, épine blanche, l'écho de la steppe gronder sourdement : « Attila! Attila! »

Attila traverse le fleuve. Il veut revoir les solitudes où il a joué pendant que sa mère trayait, dans les roseaux, les cavales aux crins frisés. — Les couronnes pèsent. . . . . .

Il rêva, seul, jusqu'au coucher du soleil, et, lorsque la nuit vint, il étendit sur l'herbe rousse sa peau de lion doublée de pourpre, se coucha et s'endormit.

Les vingt mille cavaliers étaient restés sur la terre d'Europe; mais les vautours et les loups avaient accompagné le roi sur la terre d'Asie, car ils suivaient Attila et non les cavaliers.

Ils le suivaient pas à pas; dès que le roi s'arrêtait, ils s'arrêtaient. Lorsqu'il se coucha, les loups s'allongèrent autour de lui, les vautours planèrent au-dessus de sa tête.

Attila dort, la poitrine nue. Les dos gris font autour de lui comme un cercle d'acier, les ailes fauves font au-dessus de sa tête comme une tente ronde.

Attila dormait et les loups se parlaient, Attila dormait et les vautours se parlaient; mais ils parlaient bas, de crainte de l'éveiller.

Les loups disaient: « A la suite d'Attila, nous avons traversé la terre en mangeant de la chair fraîche; il est l'ami des loups! » Les dents blanches brillaient.

Les vautours disaient : « Derrière Attila, nous avons traversé le ciel en mangeant des yeux bleus; il est l'ami des vautours! » Les becs jaunes claquaient.

Attila dormait et son étalon paissait près de lui, sans crainte des vautours ni des loups. Les vautours et les loups l'aimaient parce qu'il portait son maître les jours de bataille.

Pendant que les vautours et les loups se parlent, Attila rêve. Il rêve du chariot de son père, il rêve du temps où les jeunes filles lui souriaient au bord du fleuve.

Une larme glisse sur sa joue, il s'éveille en soupirant : « L'Amour ! l'Amour ! » Il voit briller les dents blanches, il entend claquer les becs jaunes et il soupire : « L'Amour ! l'Amour ! »

Attila avait, dans son palais d'érable, des filles de rois et des filles de comtes, des seins plus doux que la neige, des lèvres plus ardentes que l'éclair, des yeux plus profonds que le ciel.

Il avait, dans son palais d'érable, des prêtresses et des courtisanes, des danseuses au front étoilé et des vierges tremblantes comme un épi de blé ; mais il n'avait pas l'Amour.

Il n'avait pas l'Amour, l'Amour qu'il faut à tous ceux qui fondent, l'Amour qu'il faut à tous ceux qui tuent.— Les couronnes pèsent...

L'Aurore relève, rieuse, sa robe bleue frangée de perles; mais elle aperçoit sur l'herbe rousse, entre les vautours et les loups, l'ensanglanteur de fleuves.

Elle en a horreur et s'enfuit. Un sourd murmure monte des herbes altérées : « Cet homme, disent-elles, nous écrasera-t-il toujours sous les pieds de son cheval ?... »

Attila rêve, le menton dans la main, il n'entend pas la voix de l'herbe; mais la voix de l'herbe s'étant enflée, il l'entend et il a peur. Il a si peur qu'il saute à cheval.

Il part au galop. Les loups se précipitent derrière lui, les vautours le suivent à tire d'ailes, et le soleil, irrité de trouver les ténèbres, jaillit dans le ciel étoilé.

Lorsque Attila fut parti, les brins d'herbe se demandèrent pourquoi cet homme les écrasait sous les pieds de son cheval et la bruyère se mit à pleurer.

Elle songeait aux lourds chariots qui broyaient ses branches, elle songeait aux grands feux qui brûlaient ses racines autour du camp des cavaliers. Le soleil l'entendit.

Le blond jeune homme se pencha sur la crinière des chevaux aux pieds ailés et dit à la bruyère : « Ne pleure plus, fleur des chemins, je ferai mourir Attila, le roi des cavaliers. »

Écoute, sœur des mouettes, ce que dit au soleil le *Vieux*, le père du monde : « La main d'un homme ne peut pas tuer, la main d'un Dieu ne doit pas tuer Attila, le moissonneur. »

Dès que la nuit, secouant son voile, sema les étoiles sur la pourpre du soir, le blond jeune homme prit la forme d'un cygne et vola vers la tente où dormait Attila.

« Roi des cavaliers, dit le cygne, une rose va s'épanouir sur un églantier du Nord ; si tu veux la cueillir, suis-moi jusqu'à l'île verte où rougissent les baies du sorbier.

« Ses bras sont plus blancs que mes ailes, sa gorge est plus douce que mes ailes. Si tu veux la cueillir, suis-moi jusqu'à la forêt où les framboisiers poussent. »

Attila saute sur son étalon tigré et suit le cygne. Il le suit jusqu'au matin ; mais lorsque les étoiles pâlissent, le cygne disparaît et le roi s'arrête pour l'attendre.

Pendant une semaine, deux semaines, presque trois semaines, il marcha toutes les nuits, s'arrêtant lorsque le cygne disparaissait, et il arriva sur le sable de la mer pâle.

L'île verte brille au couchant, comme une émeraude sur des cheveux d'or ; mais la mer est profonde et l'étalon tigré ne veut pas entrer dans les vagues sonores.

Attila est seul, — tous ses cavaliers sont tombés derrière lui, — les vautours, fatigués, laissent pendre leurs ailes, les loups, haletants, fouillent le sable de leurs museaux baveux.

Attila se tourne vers eux et dit : « Vautours que j'ai nourris de chair, loups que j'ai abreuvés de sang, pouvez-vous me porter dans l'île verte où poussent les framboisiers ?

— Nos poitrines sont haletantes, » répondent les loups. — « Nos ailes sont fatiguées, » répondent les vautours. Alors Attila se tourne vers la mer :

« Mer aux vagues pâles, je suis l'homme qui fait trembler les rois, je suis l'homme qui fait pleurer la terre; porte-moi dans l'île verte où rougissent les baies du sorbier.

« Mer, je suis Attila. Mon cœur, comme le tien, n'a qu'un rivage... » Une lame jette de l'écume au front du roi et dit en se retirant : « Mon cœur n'a pas de fond !

— Nous avons soif, » hurlent les loups. « Nous avons faim, » crient les vautours. Attila fronce le sourcil. Les loups s'approchaient menaçants, les vautours volaient plus bas.

Les dents blanches brillaient, les becs jaunes claquaient, la mer riait..... Une barque apparaît au couchant.—La nuit sème les étoiles sur la pourpre du soir.

La barque n'est ni grande ni petite, sa voile est bleue, son mât ploie comme un roseau. Le vieillard qui tient la barre dit au roi des cavaliers :

« Roi, j'ai dressé pour toi, dans ma barque neuve, ce mât grand comme le pin des montagnes, j'ai hissé pour toi cette voile, semblable au genévrier des collines. » . . . . . .

. . . . . .

Grive aux plumes vertes, fais ton nid dans mon casque; écureuil des bois, fais ton nid dans mon bouclier; je vais jusqu'aux neiges d'hiver,

chanter des runes à ma bien-aimée. Je vais lui chanter ce que chantent les vagues au filet du pêcheur, ce que chantent les flèches aux joues brûlantes du soldat. »

III

Le vieillard dit au roi : « J'ai dressé dans ma barque neuve un mât grand comme le pin des montagnes, j'ai hissé une voile semblable au genévrier des collines. »

Attila s'asseoit sur le banc de sapin et la barque cingle vers l'île verte. Les loups nagent dans le sillage, les vautours fouettent de leurs ailes aiguës la voile bleue.

La côte s'abaisse, les vagues s'enflent. « Vole, vole, barque rouge, dit le vieillard, danse sur les flots comme une bulle légère, flotte comme un lis au milieu des ondes. »

Les vagues s'enflent, le vent rugit. « Nageons, nageons, disent les loups, nous aurons du sang à boire. — Volons, volons, disent les vautours, nous aurons des yeux à manger. »

Le vent rugit, l'éclair brille, la barque saute comme un saumon, les loups soufflent, les vautours crient, et Attila chante en balançant sa tête aux cheveux ras :

« Dans un palais de nuages mon âme dormira, dans un palais d'or et d'azur mon âme dormira, lorsque la terre sera rouge. Attila sera toujours roi ! »

L'éclair brille, les vagues se dressent, la bave tombe des gueules béantes, les plumes tombent des ailes froissées, Attila chante en balançant sa tête aux cheveux ras :

« Quand la terre sera rouge, je laverai mes mains dans un fleuve d'eau courante et mon âme s'en ira dans un palais de nuages. Attila sera toujours roi ! »

Les vagues se dressent, leurs bras verts serrent le flanc des loups, leurs langues blanches lèchent l'aile des vautours, et Attila chante en balançant sa tête aux cheveux ras :

« Rame, rame, vieillard ! Attila sera toujours roi ! » Le vieillard prit les rames et la barque accosta l'île verte où poussent les framboisiers, l'île verte de la mer pâle.

Attila saute sur le sable... Il ne voit plus la barque. Pourtant la barque était amarrée au rivage; mais ce n'étaient pas des mains de femme qui avaient tissé la voile bleue.

Lorsque la nuit fut sombre, Attila étendit sur le sable sa peau de lion doublée de pourpre, se coucha et s'endormit. — Le cygne n'était pas là pour lui montrer la route.

Le cygne n'était pas non plus dans la barque rouge; il était sur la colline couronnée de bouleaux où la Rose du Nord venait prier, le soir, la Vierge au croissant.

Le *Vieux*, le père du monde avait dit : « La main d'un homme ne peut pas tuer, la main d'un Dieu ne doit pas tuer Attila, le moissonneur. » Tu t'en souviens, ma chevrette?

Voilà pourquoi le blond jeune homme avait un casque d'or sur la colline, voilà pourquoi il avait un manteau bleu, voilà pourquoi il attendait la Rose du Nord.

Il est beau comme l'arc-en-ciel après l'orage, lorsque Hildewige le voit dans un rayon de la lune. Il est appuyé contre un sapin, sa cuirasse étincelle, son casque flamboie.

Elle le voit dans un rayon de lune, la Rose du Nord, elle le voit et elle s'arrête, tremblante comme une biche qui entend les dogues aboyer dans les genêts.

Les yeux d'Hildewige n'étaient ni bleus ni noirs, ils étaient clairs comme l'écume des flots, bruns comme le roseau des marais, brillants comme le jonc des ruisseaux. . . . . .

La langue d'un homme ne sait pas les mots d'amour qu'un Dieu peut prononcer..... Lorsque les étoiles s'éteignirent, le guerrier pressait contre sa cuirasse la tête d'Hildewige. . . . . .

Lorsque Attila s'éveille, il voit sur le sable un traîneau en bois de poirier, un traîneau attelé de deux chevaux noirs dont les crinières sont ressées avec de la laine.

Un coucou d'or ouvre ses ailes à la pointe du timon, deux coucous d'or battent des ailes sur le cercle des colliers, des grelots d'argent sonnent sur le poitrail des chevaux.

Attila monte dans le traîneau. Il fait siffler le fouet garni de perles, il secoue les rênes d'or, les rênes d'argent, et le traîneau glisse sur la neige blanche, sur la neige nacrée.

Les vautours ont lissé leurs ailes, les loups marchent comme des cavaliers : cent par devant, cent par derrière, cent à gauche, cent à droite du traîneau de poirier.

L'hôte de l'île verte était sur le seuil de sa maison peinte; il entendit le bruit du traîneau et regarda du côté de la mer. En voyant les vautours et les loups, il s'écria :

« Un Dieu vient se reposer dans ma maison peinte, sous ma poutre de chêne, sur mon banc poli, devant mon foyer rouge. » Attila arrête son traîneau et lui dit :

« As-tu pour moi une vierge, une épouse, une hirondelle, pour dormir à mes côtés? — J'ai une vierge, une épouse, une hirondelle pour dormir à tes côtés. »

Hildewige parut alors sur le chemin de la colline. Ses cheveux étaient dénoués, ses yeux étaient humides; elle pensait au blond jeune homme, au beau guerrier.

« Il n'y a point de vierge ici qui veuille devenir ton épouse, il n'y a point d'hirondelle qui veuille dormir à tes côtés, » dit la Rose du Nord en rattachant ses cheveux.

« Hôte de l'île verte, je suis Attila; donne-moi ta fille et je te donnerai dix barques pleines d'argent et deux barques pleines d'or. » L'hôte répond au roi des cavaliers :

« Je te donne ma fille, mon hirondelle, pour dormir à tes côtés, Hildewige, peigne tes cheveux, mets tes bracelets; tu es la fiancée du roi qui commande aux vautours.

— Oh! mon père! toi qui m'as nourrie, on ne nous vend pas pour de l'argent, on ne nous donne pas pour de l'or rouge aux héros qui nous demandent.

— Attila, je te la donne, » dit l'hôte. On tua un élan pour le roi, un bœuf pour les convives, cent moutons pour les vautours, cent moutons pour les loups, et la noce fut faite.

A la fin du repas, la vieille mère, l'hôtesse vénérable, amena Hildewige derrière la haie, près de la porte de l'étable où ruminent les bœufs blancs, et lui dit tout bas :

« Que ton oreille soit fine comme celle de la souris, que tes pieds soient légers comme ceux du lièvre, que ton cœur soit tendre comme la cime du jeune prunier.

— Oh! ma mère! toi qui m'as nourrie, pourquoi m'as-tu vendue? Je n'aime pas le roi des loups; j'aime un guerrier que j'ai vu cette nuit sur la colline des bouleaux. »

Mais les coupes étaient vides, mais le traîneau était attelé... Hildewige peigne ses cheveux en pleurant, elle met ses bracelets en pleurant, elle dit adieu à la maison peinte.

Elle a déjà un pied dans le traîneau d'Attila et elle dit encore adieu aux arbres du verger. Le traîneau part et, au coucher du soleil, il s'arrête près de la barque rouge.

Hildewige s'asseoit à l'avant, Attila s'asseoit à l'arrière, le vieillard prend les rames, les loups entrent dans l'eau pâle, les vautours volent sur le ciel gris.

Ce n'étaient pas des mains de femme qui avaient tissé la voile bleue. Elle s'enfle, le mât ploie, et la barque danse sur les flots comme une bulle légère sur la cascade irisée.

Hildewige chante en laissant pendre dans l'eau verte sa main blanche, elle chante en laissant flotter ses cheveux blonds, elle chante dans la vieille langue des runes.

Attila ne comprend pas ce qu'elle chante; mais les vautours et les loups le comprennent. Les poissons aussi le comprennent, et les filles de la mer se dressent sur les vagues pour écouter.

Elle dit : « Quand tu viendras, ce soir, sous les sapins argentés, je n'y serai pas, mon bien-aimé! » Attila sourit; il ne comprend pas la langue des runes.

Attila sourit et dit tout bas : « Je sais parler aux femmes comme aux cavaliers. Elle pleure aujourd'hui; mais lorsque j'ôterai ma cuirasse, elle verra mon cœur. »

Les loups pleurent en nageant, les vautours pleurent en volant les filles de la mer pleurent et les poissons disent dans leurs bouches muettes : « La Rose du Nord se fanera. »

Le vieillard chante en tirant la rame : « Quand on sème du sang, il pousse des glaives ! quand on sème des glaives, il pousse du sang !... peut-être !... souvent ! »

La barque touche le sable de la mer pâle. Les vingt mille cavaliers attendaient depuis un jour, et les vagues se brisaient sur les flancs de leurs cavales noires. . . . . .

. . . . . .

Perce-neige au cœur d'or, pervenche bleue, violette pâle, semez vos graines dans ma barque de sapin ; je vais jusqu'aux rosées du printemps chanter des runes à ma bien-aimée. Je vais lui chanter ce que chantent les vagues au filet du pêcheur, ce que chantent les flèches aux joues brûlantes du soldat.

IV

La barque touche le sable de la mer pâle. Les vingt mille cavaliers attendent depuis un jour, et les vagues se brisent sur les flancs de leurs cavales noires.

Le roi fait dresser pour Hildewige une tente blanche; lui, se couche sur le sable. Dès qu'Attila fut endormi, le blond jeune homme frère des dieux entra dans la tente de feutre.

Le guerrier donna à la Rose du Nord une épée bleue à poignée d'agate..... Je ne veux pas, mon hirondelle, te laisser regarder dans la tente de feutre.

Mais n'oublie pas que le père du monde avait dit: « La main d'un Dieu ne doit pas tuer, la main d'un homme ne peut pas tuer Attila, le moissonneur. »

On avait sellé pour Attila un étalon léger comme la paille d'avoine, svelte comme la tige dú pois de senteur. Hildewige s'asseoit sur la crinière rouge.

La Rose du Nord tient à la main l'épée nue. « Quelle est cette épée bleue? lui demande Attila. — C'est une épée à poignée d'agate. »

Attila frappe du talon : « Vole, cheval blanc, vole vers le palais d'érable, vers le palais aux solives polies. Je sais parler aux femmes comme aux cavaliers. »

Il se disait cela; mais il ne voulait pas effleurer de ses lèvres la belle tête blonde qui tremblait sur sa poitrine nue. — Ceux qui tuent savent aimer.

Pendant une semaine, deux semaines, presque trois semaines, il marcha. Chaque jour, il se disait : « Elle m'aimera! » Chaque jour, Hildewige se disait : « Mon épée me défendra. »

Les armées qu'ils traversaient s'arrêtaient immobiles; les hommes criaient, joyeux : « Les glaives vont boire; notre roi emporte la déesse de la guerre. Attila! Attila! »

Attila marcha pendant une semaine, deux semaines, presque trois semaines, et il arriva devant le palais d'érable, devant le palais aux solives polies.

Tous ses guerriers l'attendaient, toutes ses femmes l'attendaient. Lorsqu'ils virent Hildewige, l'épée nue à la main, tous ensemble ils poussèrent un grand cri.

Les guerriers poussèrent un cri de joie, parce qu'Hildewige était belle; les femmes poussèrent un cri de douleur, parce qu'Hildewige était la plus belle.

Les loups, fatigués, se couchèrent devant la porte; les vautours, fatigués, se perchèrent sur le faîte du toit, et les femmes, pâles de jalousie, dressèrent la table du festin.

Attila fait asseoir tous ses hommes. Il fait mettre devant chacun d'eux un plat d'argent et une corne d'or, il fait mettre derrière chacun d'eux une de ses femmes.

Puis il prend place avec sa fiancée sur le banc de bois aux pieds tordus. Hildewige pose sur le banc l'épée nue et le festin commence dans la salle des batailles.

Alors un étranger paraît à la porte de la salle. Hildewige reconnaît le beau guerrier de la colline des bouleaux, de la tente de feutre, et la joie allume ses yeux.

L'étranger dit sur le seuil : « Le chien vient seulement quand il est invité, le brave marche et entre; il a pour invitation la pointe de son épée. »

Attila le fait asseoir sur le banc de bois. Alors il chante : « L'amour de la femme n'est qu'une branche de saule ; le poids des sacs d'or brise la branche de saule. »

Hildewige se penche vers le chanteur ; mais il détourne la tête et caresse les cheveux noirs de la fille du Midi qui verse du vin dans sa corne transparente.

Lorsque les cornes eurent été remplies cent fois et vidées cent fois, Attila dit aux hommes : « Prenez les plats d'argent, prenez les cornes d'or, prenez aussi les femmes.

« Prenez les femmes qui vous ont versé le vin, je vous les donne ; mais ployez tous le genou devant la Reine du monde, devant la fiancée d'Attila. »

Tous ployèrent le genou, et le blond jeune homme dit en se relevant : « Les serments ont des ailes, comme les oiseaux blancs !... peut-être !... souvent !

—Mes serments n'ont pas d'ailes comme les oiseaux ; ils ont des racines comme l'iris, ils donnent des fruits comme le poirier, » répond la Rose du Nord.

Hildewige ne pâlit pas lorsque le roi l'emporta dans la salle où les boucliers d'or flamboient sur les murailles, elle ne pâlit pas lorsqu'il la déposa sur le lit.

Le roi des cavaliers sourit, puis il s'agenouille, puis il ouvre la bouche pour parler..... Il n'a pas le temps de parler; Hildewige lui enfonce l'épée dans le cœur.

Attila se relève sans arracher l'épée et crie d'une voix forte : « Hommes de l'Orient! brisez vos flèches, déchirez vos joues : une femme a tué le roi des cavaliers. »

Hildewige était pâle, mais ses yeux étaient secs. Elle se disait : « Mes serments n'ont pas d'ailes comme les oiseaux, mes serments ne s'envolent pas. » Attila dit :

« Pleurez, loups gris! pleurez, vautours fauves! Une femme a tué votre roi. » Les loups hurlent devant la porte, les vautours crient sur le toit d'érable.

Le sang coule de la poitrine du roi sur la robe d'Hildewige et le roi dit : « Laisse-moi mourir près de toi... N'arrache pas l'épée... ne reprends pas ton baiser. »

La Rose du Nord regarde l'homme qui sourit une épée dans le cœur, elle regarde l'homme qui parle d'amour une épée dans le cœur, et ses yeux s'ouvrent étonnés.

Le sang coule de la poitrine du roi sur la robe d'Hildewige et le roi dit : « Veux-tu soutenir ma tête?..... N'arrache pas l'épée... Ne reprends pas ton baiser. »

Hildewige était pâle ; mais ses yeux étaient secs. Le roi chante doucement : « J'ai pour ma fiancée un palais de nuages... J'ai lavé mes mains rouges. »

Les boucliers gémissent, les loups hurlent, les vautours battent des ailes, et une grande voix crie dans les ténèbres : « Ne pleure plus, bruyère des landes. »

Hildewige disait : « Il était comme l'aune qui s'élève au milieu des ronces, il était comme l'élan dont le bois se dresse vers le ciel, et je l'ai tué! je l'ai tué! »

Les boucliers gémissent, les vautours battent des ailes, les loups hurlent, et le guerrier de la colline des bouleaux apparaît dans un rayon de soleil.

Dès qu'Hildewige voit le frère des dieux, elle appuie ses lèvres sur les lèvres bleuies d'Attila. « Je vais te rejoindre, roi des glaives, » lui dit-elle. Ses yeux étaient secs.

« Je vais te rejoindre dans la salle des guerriers, je te verserai l'hydromel dans le palais des braves. Je t'aime, roi des glaives! » Ses yeux étaient secs.

Elle arrache l'épée, un éclair déchire le toit d'érable, et un cheval blanc aux ailes noires, aux crins de feu, s'élance dans la salle aux boucliers d'or.

Les loups s'enfuient, les vautours s'envolent, les boucliers se brisent, la Rose du Nord se frappe.... Le sang ne coule plus de la poitrine d'Attila.

Le blond jeune homme, frère des dieux, dit un mot à l'oreille d'Attila, un mot à l'oreille d'Hildewige, et les deux âmes quittent leurs corps sanglants.

Le cheval aux ailes noires les emporte. Attila dit : « Je sais parler aux femmes comme aux cavaliers; elle a vu mon cœur, elle m'a aimé. »

La Rose du Nord dit : « Je te servirai l'hydromel dans la salle des guerriers, je te verserai l'hydromel dans le palais des braves. Je t'aime, roi des glaives ! »

Lorsque le soleil se coucha, le cheval était au haut du ciel et Hildewige appuyait ses lèvres sur les lèvres d'Attila. Alors un cygne apparut.

Hildewige frissonne; mais Attila sourit et dit au cygne : « J'ai cueilli la rose d'amour; conduis-moi dans mon palais de nuages, dans mon palais d'azur.

« Les bras de ma fiancée sont plus blancs que tes ailes, sa gorge est plus douce que tes ailes. Conduis-moi dans mon palais de nuages, dans mon palais d'azur. »

Le cheval étend ses ailes noires et s'arrête. Il avait décrit un cercle dans le ciel; il s'arrête au-dessus du palais d'érable et Attila entend pleurer son armée.

Ils sanglotaient, en arrachant leur barbe, les cavaliers aux longs bras : « Le roi des glaives est mort et nos ennemis nous enferment dans un cercle de fer. »

Attila voit la plaine, blanche comme après la première neige; mais ce sont des épées qui blanchissent la plaine, et il dit : « Nous aurons des noces sanglantes. »

Hildewige soupire : « Pourquoi as-tu, ô mon maître, mon doux maître ! pourquoi as-tu tiré l'épée contre les fils du soleil, contre les hommes immortels ? »

Le cygne prit la forme d'un guerrier ; il dit : « Attila, tu seras toujours le roi des moissonneurs ; lorsque des herbes impures étoufferont la terre, tu les faucheras à coups d'épée.

« Tu es le soldat du *Vieux*, du père du monde. Regarde. » Attila regarde et il voit, au milieu du ciel, une tache brillante, une tache couleur de lait.

« Va commander ton armée, roi des glaives, dit le blond jeune homme, frère des dieux. » Le cheval aux ailes noires s'élance dans l'azur, et une grande voix crie dans les ténèbres :

« Bruyère des landes ! les lourds chariots ne broieront plus tes racines, les cuirasses des cavaliers brillent, au milieu des étoiles, comme des gouttes de lait. » . . . . . .

Aigle des marais, faucon des rivages, cygne des rivières, corbeau des forêts, posez-vous sur mon arc de frêne; je vais, jusqu'à la moisson, regarder les yeux de ma bien-aimée. Je lui ai chanté ce que chantent les vagues au filet du pêcheur, ce que chantent les flèches aux joues brûlantes du soldat.

LA

FILLE DE JEPHTÉ

Dieu seul est Dieu!

vous tous qui allez, le long des chemins, cherchant la fleur de poésie, arrêtez-vous! La fleur de poésie ne pousse pas sur les chemins, la fleur de poésie est fleur du paradis. Ouvrez le livre où flamboie la parole d'Allah, et vous y trouverez la fleur que vous cherchez, la rose sans épines qui cache entre ses feuilles des gouttes de rosée et des scarabées d'or.

Si vous lisez avec vos yeux le livre sacré, vous y trouvez la sagesse; mais si vous le lisez avec votre cœur, vous sentez le parfum de la rose, vous voyez le ciel dans les gouttes de rosée, et vous entendez la musique que font les scarabées d'or avec leurs ailes d'émeraude.

Quand je regarde avec mes yeux le livre d'Allah, je lis : « *La fille de Jephté pleura sur la montagne.* » Mais si j'approche la rose de mes narines, si je touche avec mon cœur le scarabée d'or, je vois la montagne des cèdres ; je vois, au couchant, les flots gris de la mer Morte ; je vois, au fond de la vallée, dans les lauriers roses, les tentes brunes de Jephté. Je vois les vierges de Galaad qui pleurent la tête dans leurs mains, et les lévites qui entassent les pierres de l'autel que le sang d'Ephrata doit rougir.

Ephrata sanglote en tordant ses bras : « Je n'entendrai jamais un mot d'amour ! »

Mohamed, fais dire à ta flûte ce que disent, avant l'orage, les roseaux du lac salé; Ephrata sanglote en tordant ses bras : « Je ne verrai plus le coucher du soleil. — Je n'entendrai jamais un mot d'amour. — Comme le dattier qui seul a poussé au creux du rocher, dans la mer de sable, jamais je n'entendrai le mot qui fait chanter, dans l'oasis ronde, les palmiers aimés. »

Les vierges de Galaad soupirent : « Hélas! hélas! elle n'entendra pas le mot qui fait chanter la cime des dattiers quand les fleurs embaumées penchent leurs urnes d'or. Sa mère l'a nommée la vallée fertile; mais le laboureur ne viendra jamais. Pleurez! pleurez, filles de Galaad! »

Ephrata sanglote en tordant ses bras : « Je ne verrai plus le coucher du soleil! »

Gazelles, écoutez; ce chant a été fait pour vos sœurs. Écoutez, gazelles, ce que disent, dans la plaine, les cavaliers de Jephté :

« Ils venaient des montagnes comme un torrent; sous leurs pas pressés le sang fumait... Ils sont tous morts dans la vallée.

« Jetez, filles de Galaad, jetez des fleurs aux cavaliers ! »

Écoutez Ephrata, douces gazelles, elle ne dira pas ce que vous dites en nattant vos cheveux. Elle dit : « Je n'ai jamais jeté mon collier... Comme la cavale entravée dont l'étalon est au désert, je frissonne dès que le vent souffle de l'orient. »

La femme a besoin d'amour comme l'herbe a besoin d'eau. Ephrata sanglote : « Mon cœur

est une vague, une colline de sable, un nuage enflammé; il frissonne dès que le vent souffle de l'orient. »

Mohamed, fais dire à ta flûte ce que disent les cymbales lorsque l'agha monte à cheval; un chef va parler. Joue doucement pour ne pas éveiller Ephrata, qui soupire : « Je suis l'épouse, l'époux m'attend; chantez, mes sœurs ! Que la couche soit parfumée ! que la tente soit relevée ! »

Joue, Mohamed, le chef parle.

« Étoile d'Orient, montre-moi la route, mon cœur a soif d'amour. . . . . »

Le chef aux longs cheveux voit Ephrata endormie, et l'amour, comme une rosée, relève dans son cœur la fleur de poésie. Écoutez-le : « Sylphe aux lèvres caressantes, sylphe des nuits

d'été, toi qui fais ouvrir les lis et faner les orangers, porte à cette asphodèle l'âme du cavalier. »

Entendez-vous, gazelles caressantes ? Ephrata soupire en s'éveillant :

« Huppe aux plumes rayées, bel oiseau du soleil, toi qui vois si loin, vois-tu, sur la plaine, un cavalier? vois-tu, sur la plaine, mon fiancé? »

Le cavalier s'avance et dit : « Je suis le souffle qui gonflera, dans le calice rose, la pomme vermeille. »

La vierge répond : « Je t'attendais comme l'herbe attend la pluie. »

Elle est belle, la fille de Jephté, elle est belle comme le matin, belle comme le milieu du jour, et le cavalier s'écrie : « Chantez, beaux oiseaux bleus ! chantez, grands bois de chênes ! chantez,

cèdres moussus ! chantez, palmiers dorés ! votre ami n'est plus seul, votre frère est aimé !

« Viens, j'ai, près d'un bois, un chariot d'érable doublé de peaux d'ours et de léopard ; j'ai des taureaux blancs, j'ai des vaches rousses et des poulains gris aux yeux étonnés. Viens, je t'apprendrai comment les étoiles fleurissent brillantes aux sillons des cieux. Viens, je t'apprendrai comment l'homme monte sans jamais mourir, viens, je t'aimerai comme les mésanges s'aiment dans leur nid. »

Ephrata pleure en répondant : « Je suis la victime promise au Dieu des armées. Va-t'en ! va-t'en ! Je suis la fille de Jephté. »

Fais vibrer ta flûte, Mohamed ; la voix du chef est forte. Fais vibrer ta flûte ; tu entendras encore le chef dire en pressant sur son cœur le lis de Galaad : « Mon cheval est plus fort qu'un taureau sauvage, plus doux qu'une génisse, plus léger qu'une biche, et mon bras fait ployer une lance de frêne. Viens, viens, je t'aime ! »

Alors celle qui ne devait pas avoir d'époux soupire dans les bras du cavalier : « Il a dit le mot que porte aux grands palmiers le vent du sud. Je suis l'épouse; chantez, mes sœurs. »

Gazelles, chantez une chanson de noce; Ephrata palpite dans les bras du cavalier.

« *Nous avons mis sous le lin blanc les pains couleur de miel et deux grains, trois grains d'encens. Si vous avez faim, venez! venez! venez chercher les pains couleur de miel.*

« *Nous avons mis sous le lin blanc la grenade entr'ouverte et deux grains, trois grains d'encens. Si vous avez soif, venez! venez! venez chercher la grenade entr'ouverte.* ».

Gazelles, taisez-vous, les lévites montent de la vallée, ils chantent : « L'Éternel a pris dans sa main l'épée d'Israël; devant lui nos ennemis ont fui comme la perdrix devant l'aigle, son

souffle les a balayés comme des fétus de paille, et son regard a consumé leurs escadrons plus serrés que les grains du raisin, que les grains du maïs. »

Plaignez celui qui ne lit qu'avec ses yeux le livre d'Allah : son cœur se dessèche au lieu de verdir comme le lilas au printemps. Celui qui ne lit qu'avec ses yeux brûlera comme de la paille.

LA

CHANSON D'ARTHUR

FAITES silence, messire, et vous entendrez une glorieuse chanson.

I

UN jour, Merlin dit à Arthur : « Si tu n'étais qu'un homme, tu aurais le droit de te reposer ; mais tu es un roi, Arthur, fils du nuage mystérieux. Tu te reposeras lorsque tu auras trouvé un barde

capable d'écrire en vers immortels l'histoire de ta vie. Il faut que, dans la douleur, tes fils puissent chanter ta gloire; il faut que, dans l'ivresse du triomphe, ils puissent chanter ta vertu.

— Où trouver ce barde?

— Je ne sais trop. Les vrais bardes sont rares et ils se cachent, aimant mieux parler à l'oreille des bois qu'à l'oreille des princes. Au lieu de suivre le char des chefs, comme les roseaux vides qui croient chanter parce qu'ils ronflent, les vrais bardes ne suivent que la chevrette qui les regarde, que la mésange qui les écoute, que la femme qui les fuit.

— Je vais faire annoncer dans les pays où l'on parle gaël, qu'il y aura à Kerléon un combat poétique et qu'Arthur donnera un bouclier d'or au vainqueur. Le prix étant beau, tous les bardes viendront, et je dirai au plus habile: « Écris mon histoire; tu auras pour chacun de « tes vers une pièce d'or rouge. »

— Les vrais bardes ne chantent pas pour un bouclier d'or, ils n'échangent pas leurs vers contre des pièces d'or rouge; les vrais bardes chantent parce qu'ils aiment le son de leurs voix. Que tes hérauts disent simplement: « Le roi Ar-« thur veut laisser à l'avenir l'histoire du passé; « hommes savants dans l'art de poésie, soyez à « Kerléon le jour de la pleine lune de juin. »

— Pourquoi choisir le jour de la pleine lune de juin? La venaison n'est bonne qu'en septembre.

— Je voudrais assister au combat, et je dois te quitter la nuit de la Saint-Jean; je l'ai juré à l'amie qui m'attend, sous le buisson d'aubépine. Ta vie a été belle, roi Arthur, tu trouveras un barde; lorsque le Puissant forge une grande épée, il tend les cordes d'une harpe sonore.

— Je ferai comme tu le désires. »

Arthur était fils d'une vierge et d'un nuage.

La terre tremblait lorsqu'il montait à cheval, et les cheveux de sa reine étaient si beaux que les chanteurs les comparaient à des fleurs d'ajonc. Il était savant comme une forêt, doux comme une prairie, fort comme un torrent.

II

Le jour de la pleine lune de juin, cent bardes et mille chevaliers sont assis à la table d'Arthur, dans le palais de Kerléon.

La table est bien servie.

Le roi, sur un siége de joncs verts, un tapis de drap aurore sous les pieds, un coussin de drap rouge sous le coude, a mis à sa droite la reine Genièvre, et à sa gauche Merlin. Messire Keu, le sénéchal, surveille les cuisiniers; Béduyer, l'échanson, déguste l'hydromel, et Gauvain, le héraut, appelle par leurs noms les con-

vives lorsque le roi les désigne de la main. Médrod, l'Écossais à la prunelle fauve, est en face de Genièvre.

Le festin est gai. Le guerrier, vigoureux comme l'ours, rit volontiers en vidant sa corne d'ivoire; la blonde Genièvre a les dents blanches, les porteurs d'épée n'ont point de soucis, les joueurs de harpe point d'inquiétudes.

Merlin seul ne rit pas; il regarde l'Écossais, et il dit dans sa barbe blanche : « Le sanglier n'a pas mangé toutes les vipères. » Merlin voit dans l'avenir; il est, comme Arthur, fils d'un esprit de l'air et d'une vierge bretonne. Il comprend la langue des regards, et il dit dans sa barbe blanche : « Cette vipère mordra la femme aux tresses d'or. »

Lorsque la faim est apaisée, les pages posent devant chaque convive une coupe de vin miellé, et le roi Arthur dit : « Hommes savants dans l'art de poésie, il faut que l'avenir sache comment j'ai vaincu les ennemis des

Gaëls, et les beaux vers, seuls, sont immortels; accordez donc vos harpes et chantez ce que vous avez fait de mieux, pour que je choisisse mon historien. »

Le plus âgé accorde sa harpe et chante les cheveux blonds de Genièvre. Il se rasseoit, Genièvre lui donne un anneau d'or et Arthur le remercie.

« C'est un roseau vide, » murmure Merlin à l'oreille du roi.

Le second barde chante les yeux bleus de Genièvre; le troisième, les dents blanches de Genièvre; le quatrième, le cinquième, le sixième, tous jusqu'au dernier, chantent une des beautés de Genièvre . . . . . .

La reine est belle comme un églantier fleuri, comme un pommier chargé de pommes; mais elle est femme, et lorsque la dernière harpe se tait, ses yeux brillent.

Les porteurs d'épées dorment.

« Ce sont des roseaux vides, murmure Merlin à l'oreille du roi.

— Ils sont galants, » répond Arthur. Puis s'adressant à Médrod : « Chante aussi, mon neveu, tu n'es pas un Gaël, mais tu as de mon sang dans les veines. »

Médrod souriait. Il chante : « Celle que j'aime est si belle que je n'ose la chanter. Les vers les plus brillants ternissent les lèvres de la bien-aimée, et les cordes d'argent d'une harpe d'écaille ne peuvent jamais soupirer un baiser. »

Un étranger paraît sur le seuil. — Il n'y avait pas de serrures aux portes du palais d'Arthur. — Médrod regarde la reine et se rasseoit.

« Étranger, sois le bienvenu, » dit Arthur.

L'étranger entre. Une lourde épée pend le long de sa cuisse droite ; un loup le suit, tenant dans ses dents blanches une harpe d'érable. « Roi des Bretons, dit-il, je suis un barde gaël.

— Nous ne le connaissons pas, chuchotent les bardes.

— Sois le bienvenu encore une fois, répond Arthur. Quel est ton pays?

— La Gaule. Tu es le dernier des rois gaëls, Arthur, fils de l'être mystérieux; moi, je suis le dernier des bardes.

— Il est le dernier des bardes!... hurlent les roseaux vides.

— Faites silence, arrangeurs de mots! crie Merlin.

— Il est le dernier des bardes gaulois, dit en souriant Médrod.

— Tu ne comprends pas la langue que je parle, fils des ténèbres; tais-toi! » répond le Gaulois.

L'Écossais franchit la table, l'épée à la main.

Le Gaulois avait pris sa harpe dans la gueule du loup; il s'en couvre comme d'un bouclier et l'épée de Médrod se brise en la touchant. Cette épée avait pourtant fendu bien des boucliers.

« Amis, ne tachez pas la robe de ma reine, dit Arthur; demain la journée sera longue, et, si vous le voulez, au soleil levant, vous viderez votre querelle. Assieds-toi, Médrod. Mange, Gaulois; bois dans ma coupe, puis tu chanteras.

Médrod sort pâle de colère. Le Gaulois prend la corne d'or, verse sur la table quelques gouttes de vin et dit: « Tu es le sang de la terre où poussent les chênes; coule toujours rouge pour les Gaëls! coule pour eux comme un fleuve! donne-leur la force qui rend bon et la gaieté qui rend brave. »

Il vide la corne d'un trait, puis il touche les cordes de sa harpe. Les sons qui s'envolent ressemblent au bruit du vent dans les feuilles du bouleau, au murmure du ruisseau entre

les feuilles du cresson. Il chante : « Blonde fille des chênes, Gaule aux lèvres vermeilles, vierge à qui j'ai donné mon âme, fais dire à ma harpe ce que disent tes grands bois. »

Les bardes marquent la mesure avec leurs mains pour ne pas laisser échapper une faute; mais les porteurs d'épée sommeillent, et Genièvre pique de la pointe de son couteau la table de sapin. Le Gaulois secoue ses longs cheveux et tire de la harpe un si puissant accord que les guerriers frémissent, comme si la trompette avait retenti.

« Porteurs d'épées, je ne chante pas pour l'oreille, je chante pour le cœur; éveillez-vous! »

La voix du barde est plus forte que la voix d'un roi. Il chante : « Le soleil se lève sur la plaine sanglante, les mourants frissonnent, les chevaux blessés hennissent et meurent. L'armée gauloise est vaincue, et les derniers défenseurs d'Alise n'ont pas bu depuis la bataille.

« Je vois le jour des larmes!

« Le chef au front large regarde la plaine sanglante et il soupire — le chef qui n'a jamais eu peur : — « Ils étaient jeunes, ils étaient « beaux!..... La forêt n'a plus de grands arbres. »

« Je vois le jour des larmes!

« Le chef au front large regarde la plaine sanglante, son pied heurte un cadavre. Il se penche, baise les lèvres bleues, et il dit — le chef courageux : — « Tu avais laissé sur la colline « une hirondelle joyeuse; elle t'attend, et tu es « mort..... Ils étaient si braves! ils étaient si « forts! ils ont été vaincus..... C'est ma faute! »

« Je vois le jour des larmes!

« Alors les blessés, qui n'ont pas bu depuis la bataille, se soulèvent sur leurs mains et crient : « Tu es le roi de la guerre! Vercingé- « torix, que ton nom soit béni! »

« Je vois le jour des larmes!

« Le sanglier courageux pleure comme un enfant; alors la druidesse des vagues pose la main sur l'épaule du roi des épées. Elle dit: « Faisons de belles funérailles à la Gaule, qui « va mourir; qu'elle retrouve, sur les plaines « du ciel, ses druides, ses bardes et ses soldats. « Enfants! réunissez les chars, les selles, les ja- « velots, les flèches, les lances; faites-en un « monceau et mettez-y le feu; la Gaule aura « de belles funérailles, et le vent du ciel ne sera « pas assez fort pour disperser nos cendres. »

« J'ai vu le jour des larmes!

« Alors Vercingétorix dit: « Il ne faut pas « que la Gaule meure. » Il monte à cheval et sort d'Alise. Il sort d'Alise, — le sanglier courageux, — il met lui-même ses pieds dans les entraves et il dit au vainqueur : « Laisse mon « peuple libre et je serai ton esclave. »

« J'ai vu le jour des larmes! J'ai vu le san-

glier dans une cage de fer, et mon cœur s'est empli de haine. J'ai vu le roi des épées entravé comme un esclave, et la soif de la vengeance a fendu mes lèvres.

« J'ai vu le jour des larmes, je veux voir le jour du triomphe. Gaëls ! Gaëls ! ne laissez pas vos épées se rouiller sous les baisers des femmes. »

« C'est un vrai barde, » murmure Merlin à l'oreille du roi.

« Ami, dit Arthur, ta voix me rappelle le cliquetis des épées, le froissement des cuirasses. »

Genièvre pique la table de sapin avec son couteau d'or, et elle sourit dédaigneusement. Genièvre est belle comme le lac des montagnes où le cygne fait son nid, elle est belle comme le vallon solitaire où la bruyère est blanche; mais Genièvre est une femme.

« Comment trouves-tu ce chant? lui demande Arthur.

— Je n'aime que les chants d'amour.

— Reine, je sais aussi des chants d'amour, dit le Gaulois, et il chante : « La vierge marche le long du ruisseau, dans la forêt verte ; ses longs cheveux flottent dénoués sur sa robe de lin, ses lèvres sourient aux papillons, ses doigts caressent les feuilles des fougères. Un chardonneret la suit, et dès qu'elle s'arrête il se pose sur son épaule. . . . . .

« L'arbre de ceux qui chantent est le bouleau. Les branches du bouleau soupirent, les nuits d'hiver : « Ne te fie pas à l'étranger. »

« Le chardonneret dit à l'oreille de la vierge : « J'ai dans la forêt un palais plus bleu qu'un « soir de printemps, plus lumineux qu'un soir « d'été, plus doré qu'un beau soir d'automne, « plus brillant qu'un beau soir d'hiver. » La vierge répond au chardonneret : « Petit oiseau « des bois, vous mentez. . . . . »

« L'arbre de ceux qui pensent est l'aubé-

pine. Les branches de l'aubépine soupirent, les nuits d'hiver: « Ne te fie pas à l'étranger. »

« Le soleil brûle, la vierge suit le ruisseau dans la forêt sombre; elle s'arrête sous un chêne et se couche sur la mousse. Le chardonneret se perche sur une branche verte et il gazouille en battant de l'aile : « Ferme tes yeux couleur du « ciel. . . . . »

« L'arbre de ceux qui cherchent est le coudrier. Les branches du coudrier soupirent, les nuits d'hiver: « Ne te fie pas à l'étranger. »

« La vierge s'éveille dans une grotte de cristal et le chardonneret chante sur ses lèvres: « Morgane, notre fils sera le roi des Bretons, « Arthur à la main lourde. . . . . »

« L'arbre de ceux qui combattent est le frêne. — Genièvre, ne te fie pas à l'étranger. »

Genièvre rougit.

Arthur murmure à l'oreille de Merlin : « Je croyais que, seul, tu savais cela. » Puis, emplissant la lourde coupe : « Gaulois, tu seras mon barde, veux-tu aussi être mon frère?

— Je le veux, roi Arthur. »

Les deux Gaëls s'ouvrent une veine, laissent tomber dans le vin trois gouttes de sang et boivent l'un après l'autre.

« Arthur, dit Genièvre, les torches brûlent les doigts des pages; il est l'heure de se retirer. »

Les guerriers voulaient finir le festin par un grand combat; mais Arthur ne sait rien refuser à Genièvre, et il se retire avec elle dans la chambre au plancher sablé. Les chevaliers se couchèrent sur les bancs, le Gaulois se dirigea vers le bois de chênes, et le devin s'assit sur le seuil.

III

Les deux dames d'honneur, Enid et Teyaf au sein d'or, peignent les cheveux de la reine et découvrent le grand lit aux courtines de pourpre.

Elle est bien belle, la reine Genièvre, dans sa fine tunique de lin; mais Arthur est un soldat, et sa bouche ne sait pas dire ce que dit son cœur. . . . . .

Arthur dort comme une épée dans son fourreau; la reine se lève et s'accoude à la fenêtre qui regarde la prairie où l'on entrave les juments. Elle pense aux flatteries des bardes, elle pense à Médrod, et elle se dit : « Autour de moi on ne parle que de combats livrés pour les belles, et je n'ai point de chevalier. »

Une voix lui répond : « Si vous vouliez, reine Genièvre, je serais votre chevalier. »

Elle avait été grisée par les flatteries des bardes; elle fait semblant de ne pas avoir entendu. « Belle Genièvre, dit la voix, je suis Médrod, ton neveu, descends dans la prairie; le son de l'oliphant peut seul éveiller Arthur endormi.

— Que veux-tu?

— Te chanter une chanson d'amour, te dire ce que dit Arthur aux belles demoiselles dans les châteaux enchantés dont il renverse les murailles.

— La rosée tombe, et j'ai des souliers en satin rouge.

— La rosée ne mouillera pas tes souliers. »

Médrod enfourche son cheval noir et prend dans ses bras la reine accoudée à la fenêtre.

« Laisse-moi ! » dit Genièvre. Médrod relève la bride, serre les genoux, et le cheval franchit la haie de la prairie.

IV

Arthur a pour amis deux oiseaux : un merle qui siffle si doucement que les fleurs lui disent leurs secrets, et un hibou dont la vue est si perçante qu'il voit l'âme des rochers. Le merle était sur une aubépine, le hibou sur un bouleau, lorsque Médrod enleva Genièvre. Ils crient si fort que Merlin s'éveille.

Merlin comprend la langue des oiseaux et il soupire : « La reine s'est enfuie avec Médrod ! Malheur ! malheur ! mon noble ami sera seul dans le danger, la dernière étoile m'emporte cette nuit. »

Il court à la chambre royale, soulève le rideau de cuir et tire Arthur par le bras.

« Genièvre, dit Arthur à moitié endormi, ma cour sera désormais une cour d'amour, et je ne te quitterai plus.

— Arthur, éveille-toi!

— Où est Genièvre?

— Tu n'es pas un homme comme les autres hommes; tu seras fort devant la douleur comme tu l'es devant la mort. La reine Genièvre ne dormira plus à ton côté.

— Mon épée!... » Et il s'élance hors de la salle.

« Je vois l'avenir, mais je ne peux rien changer à l'avenir, » soupire Merlin. Il dit cela, puis il prend la forme d'une hirondelle et s'envole du côté de la terre de Bretagne.

Arthur s'élance dans la cour, l'épée nue. Il appelle Glëouloued, le portier à la large main. « Pourquoi as-tu laissé partir la reine?

— Père, je dormais derrière la porte. »

Alors le merle parle sur le buisson d'aubépine : « Le cheval de Médrod a franchi la haie de la prairie, il emportait la reine Genièvre. »

Le guerrier, vigoureux comme l'ours, s'assoit par terre et se met à pleurer. Il pleure la tête dans les mains, et Glëouloued, stupéfait, voit près de lui le barde gaulois. Le Gaulois dit à Arthur : « Pourquoi pleures-tu, roi des Gaëls?

— Je pleure l'amour envolé et l'honneur mort.

— Rien ne peut tuer l'honneur de qui n'a pas failli, et personne ne sait quand l'amour s'envole. Prends ton épée, je combattrai près de toi.

— Compagnons ! sellez vos chevaux ! »

Les chevaliers s'éveillent, le guetteur allume, sur la colline, le feu du signal, le

héraut frappe à coups de hache sur le bouclier aux bosses retentissantes.

« Où est Merlin ? » demande Arthur.

Personne ne l'avait vu sortir, ni Glëouloued au sommeil léger, ni Goudueï aux yeux de chat. Alors le hibou parle sur le bouleau : « Merlin est retourné dans la forêt d'Armorique.

— Oui, je me souviens, dit Arthur, il devait me quitter cette nuit; je serai seul dans la douleur. Compagnons, sellez vos chevaux ! hommes de ma famille, vengez mon honneur ! »

V

En tête de l'armée, marchent Arthur et le barde gaulois. Derrière eux viennent messire Keu le sénéchal, Béduyer l'échanson et Gauvain le héraut. Ce sont trois bons guerriers.

Derrière ces trois guerriers fameux marchent trois guerriers non moins célèbres : Landlé, que les épées n'osent toucher tant il est beau ; Morvéan, que personne n'ose regarder tant il est laid, et Glëouloued, que personne ne peut renverser tant il est fort. Les autres chevaliers sont tous égaux comme les épis d'un champ d'orge.

Lorsque l'armée s'était mise en marche, les femmes avaient poussé des sanglots ; mais le barde gaulois leur avait dit d'une voix rude : « Les femmes ne doivent pas pleurer quand les hommes vont se battre. »

Arthur monte un cheval couleur d'écume, dont un large bouclier garantit la croupe arrondie. Le barde monte un cheval couleur de brouillard qui s'est arrêté tout sellé devant lui. Le cœur du roi des Bretons bat sous une cuirasse d'argent ; ses cheveux blonds s'échappent d'un casque d'argent. Le barde a des braies écarlates et pour manteau une peau de loup. Un collier d'or résonne sur sa poitrine nue, un bracelet d'or

serre le haut de son bras droit, de la poudre d'or tombe de sa moustache blonde. La harpe d'érable est pendue à l'arçon de sa selle.

Arthur a l'air d'un roi ; mais le barde a aussi l'air d'un roi.

VI

Les chevaux étant las à cause de la chaleur, le barde chante : « Ma bien-aimée a pour palais le nuage azuré, bluet des moissons d'or que le soleil mûrit, les soirs d'été, sur le ciel enflammé.

« Si la mort vous appelait, que répondriez-vous à la mort? »

Les cavaliers frappent trois coups de lance sur leurs boucliers et crient tous ensemble : « Nous dirions à la mort, gaiement : « Hier déjà

« nous t'attendions gaiement! aujourd'hui nous « te suivrons gaiement! »

« Les yeux que j'aime ont la couleur de l'airelle sauvage; ils sont plus doux qu'un vent de mai, plus profonds qu'un étang glacé et plus purs qu'un bouclier d'or.

« Si la mort vous appelait, que répondriez-vous à la mort? »

Les chevaux avaient pris le trot. Les cavaliers crient tous ensemble : « Nous dirions à la mort, gaiement : « Hier déjà nous t'attendions « gaiement! aujourd'hui nous te suivrons gaie- « ment! »

« Ma bien-aimée a pour palais le brouillard azuré, pavillon doublé d'or que la nuit déploie, les soirs d'été, sur les prés embaumés.

« Si la mort vous appelait, que répondriez-vous à la mort? »

Les derniers rangs ne peuvent plus en-

tendre la voix du barde; mais ils crient avec les autres : « Nous dirions à la mort, gaiement : « Hier déjà nous t'attendions gaiement! aujour- « d'hui nous te suivrons gaiement! »

« Les seins que j'aime ont le parfum de la pomme vermeille; ils sont plus blancs que le lait frais, plus doux que le cygne argenté et plus ronds qu'un bouclier d'or!

« Si la mort vous appelait, que répondriez-vous à la mort? »

Les chevaux, serrés par les genoux, bondissent, des étincelles jaillissent des boucliers. Les cavaliers crient tous ensemble : « Nous dirions à la mort, gaiement : « Hier déjà nous t'atten- « dions gaiement! aujourd'hui nous te sui- « vrons gaiement! »

« Ma bien-aimée a pour palais les golfes azurés, écrins des perles d'or que la lune arrondit, les soirs d'été, sous les vagues nacrées.

« Si la mort vous appelait....

— Halte! voici l'ennemi! »

VII

L'armée d'Arthur s'est arrêtée à dix portées de flèche de l'armée de Médrod. Les Gaëls s'assoient autour des grands feux; puis, la nuit arrivant, ils s'endorment la tête dans le casque.

La lune se lève, un nuage plus sombre sort du brouillard et se dirige vers le tertre sur lequel Arthur parle de Genièvre au barde gaulois. Peu à peu ce nuage prend la forme d'un homme. Arthur, attentif, distingue un torse musculeux, un front large d'où tombent d'épaisses boucles de cheveux châtains, de grands yeux clairs, une moustache blonde. « Vercingétorix! » s'écrie le barde.

Le fantôme est beau comme un taureau sauvage et son regard est doux. Il dit au barde : « Ami, nous allons nous rejoindre pour ne plus nous quitter. » Puis, s'adressant à Arthur : « Mon fils, je suis content de toi.

— Si tu es la nuée vivante qui aima la vierge bretonne, si tu es le chardonneret dont le baiser m'a engendré, donne la victoire à ton fils, mystérieux ordonnateur des batailles.

— Je suis le roi de la guerre. Je t'ai engendré avec une vierge bretonne, sous un chêne aux racines profondes, aux branches nerveuses, et tu as été l'épée des Bretons. Je suis l'homme du passé, tu seras l'homme de l'avenir. »

Une bande de pourpre s'allume à l'horizon, le nuage pâlit et disparaît. L'armée de Médrod s'ébranle. Arthur sonne du cor et les Bretons sont à cheval.

La terre tremble sous les pieds des chevaux.

VIII

Le barde gaulois est sur un tertre vert, au milieu de la plaine, entre les deux armées; — son cheval a volé plus vite que l'aigle des rivages.

Le barde est sur le tertre vert, une vierge est près de lui, sur un étalon blanc. Elle est couronnée de violettes, la vierge des batailles; elle a de grands yeux caressants, la vierge à la lourde épée; couchée sur son cheval blanc, elle ressemble à une goutte de lait sur un sein de marbre, la Walkyrie aux mains rouges.

Elle chante, la fille du soleil, et sa voix est douce à l'oreille des guerriers comme le pétillement de la bière dans une coupe neuve. Elle dit: « Rochers, argentez vos cimes! ajoncs, balancez sur vos branches vertes vos papillons d'or! les épées vont ouvrir la porte du palais des braves.

« La table est servie! les cornes sont pleines! les épées vont ouvrir aux âmes des hommes les portes du ciel! »

La Walkyrie étend la main, et, au premier rang, les chevaux tombent le front brisé.

IX

Les vieillards, les femmes, les enfants sont réunis dans la plaine inclinée de Kerléon. Ils regardent vers le nord.

Ils ont regardé jusqu'au coucher du soleil, ils ont regardé jusqu'au lever de la lune; maintenant ils sanglotent : « Arthur est mort! »

Les vieillards arrachent leur barbe, les femmes pressent leurs nourrissons sur leur sein, et les enfants disent : « Pourquoi nos beaux cavaliers ne reviennent-ils pas? »

Les vieillards arrachent leur barbe et sanglotent : « Notre armée est morte, et il n'y a pas un barde digne de chanter son chant funèbre. »

Alors une voix retentit dans le bois de chênes, — une voix éclatante comme la voix de la foudre, une voix pleine comme la voix du torrent. — Cette voix chante : « Enfant, il était déjà un homme. Enfant, il était déjà vaillant dans le combat. Enfant, il enfonça l'épée dans l'enclume. Il est tombé à Camlan.

« Il ne quittait pas le champ de bataille tant que le sang coulait ; il fauchait les cuirasses, comme le moissonneur fauche le chaume ; il était sage au conseil. Il est tombé à Camlan.

« Ses guerriers sont morts ; mais ils sont morts en braves. A midi leurs lances traçaient sur la terre un sentier sanglant ; à midi ils avaient ébréché leurs grandes épées. Ils sont tombés à Camlan.

« Ils sont morts en braves. A midi leurs

boucliers retentissaient comme le tonnerre; à midi leurs grandes épées coupaient le cuir et le fer. Ils sont tombés à Camlan.

« Les armées sont en bataille sur deux collines; entre elles deux coule un ruisseau bordé de saules. Qui franchira le premier le ruisseau?

« Ce fut Arthur. Le premier il s'élance en criant: « Cœur pour œil! tête pour bras! » Sa cuirasse d'argent resplendit comme la gelée du matin.

« Arthur s'élance le premier; les boucliers tremblent sur la pointe de sa lance; sous les boucliers en pièces le sol s'exhausse. Son choc est plus terrible que celui du sanglier; il court comme un troupeau de bœufs sauvages, comme une bruyère enflammée.

« Lorsque l'on parlera de la bataille de Camlan, les peuples pleureront.

« Derrière Arthur, serrés comme les grains

d'un épi, piquants comme un hérisson, s'avancent les chefs aux colliers d'or. Leurs épées ont des ailes.

« Les Écossais de Médrod ressemblent aux flots que la tempête pousse. Ils roulent en vagues sinueuses le long de la colline verte, ils roulent en vagues sombres jusqu'au ruisseau bordé de saules. Mais l'armée d'Arthur est un rocher, et le flot sombre jaillit en écume rouge.

« Lorsque l'on parlera de la bataille de Camlan, les peuples pleureront.

« Les vagues roulent le long de la colline verte..... elles roulent jusqu'au soir; mais chaque vague est plus courte que sa sœur, et, à chaque vague, le rocher se ronge.

« C'est une belle bataille, une bataille d'hommes.

« Le soleil se couche; il n'y a plus à cheval qu'Arthur et que Médrod; tous les autres sont

morts! Ils sont morts pour une femme, les guerriers vaillants !

« Alors Médrod dit : « Baissons nos lances. » Mais Arthur crie : « Genièvre! Genièvre! » Et les lances volent en éclats. Ils tirent leurs épées tranchantes comme le vent du nord, lourdes comme la grêle, et ils les font tournoyer au-dessus de leurs têtes.

« C'est un beau combat.

« Les armures pétillent sous les coups comme le fer sur l'enclume; le sang perle sur les mains; les haleines font un brouillard, et les chevaux s'arrachent des lambeaux de poitrail.

« C'est un beau combat.

« Les deux chevaux s'abattent, et le guerrier, vigoureux comme l'ours, serre l'Écossais entre ses bras. Les deux cuirasses se fendent; Médrod ouvre la bouche et tombe; mais Arthur tombe aussi, la poitrine brisée.

« Ne cherchez pas le corps d'Arthur dans la vallée de Camlan; ne cherchez pas son épée dans la vallée de Camlan: elle est, avec son corps, dans l'île ronde de l'Océan bleu. . . . »

X

Arthur tombe sur l'herbe sanglante, et ses yeux se ferment.

Lorsqu'il les rouvre, la lune brille. Il se soulève sur le coude, il ne voit autour de lui que des cadavres et des corbeaux; il laisse retomber sa tête sur l'herbe. Il songe à la reine Genièvre.

Une alouette chante. « Pourquoi cette alouette chante-t-elle? se dit-il; les alouettes sont donc comme les femmes? » Mais l'alouette chante doucement, et il aperçoit une femme qui s'avance en regardant chaque cadavre. Les yeux d'Arthur sont troubles; il la voit à peine au

milieu des corbeaux. Elle s'approche lentement; mais lorsqu'elle est près du ruisseau bordé de saules, Arthur murmure : « Genièvre!

— Arthur! mon maître!...

— Genièvre, je t'aimais. . . . . .

— Dès qu'il m'a assise sur la croupe de son cheval, j'ai voulu fuir....

— Mes chevaliers sont morts à cause de toi..... Je te pardonne, et là haut je leur demanderai de te pardonner aussi. Ils t'aimaient tous, et moi..... je t'aime encore.

— Arthur!..... les lèvres de Médrod n'ont pas touché ma joue.

— Ne me dis pas si tu mens.....

— Arthur! Arthur! » Elle dit cela, et sa belle tête blonde s'incline lentement, et ses yeux

couleur de bluet se ferment, puis s'ouvrent pâles.

Une clarté illumine le couchant.

Arthur essaye de soutenir la tête aux cils d'or, qui glisse sur son épaule; mais la main qui fendait les enclumes lorsqu'elle était encore la main d'un enfant, ne peut plus soulever une boucle de cheveux. Genièvre sourit; mais chaque fois que ses yeux couleur de bluet se ferment, ils se rouvrent plus grands et plus pâles.... Un souffle embaumé caresse les lèvres du roi; l'âme de l'églantine blanche s'envole, Genièvre est morte.

« Je dois mourir debout! » dit Arthur; et il se lève.

XI

Il y a sur l'Océan de l'ouest une île verte comme une émeraude, une île qui flotte sur les vagues bleues. Les fées y ont porté Arthur évanoui.

Arthur est couché près d'une fontaine bordée de sauges, Genièvre soutient sa tête, et Morgane lave ses blessures. L'eau ferme les plaies béantes.

. . . . . .

Gaëls, Arthur est encore dans l'île ronde; mais pendant que les fées l'emportaient évanoui, sa main crispée s'ouvrit et son épée tomba dans la mer.

L'épée d'Arthur est encore dans les flots; mais, les jours de tempête, on commence à voir briller sa pointe, et les forêts m'ont dit que le roi des Gaëls allait renaître.

RACHEL ET LIA

Au nom de Dieu clément
et miséricordieux !

I

La caravane est dans la plaine.

L'Ange du Sable.

Les étoiles brillent !
Sur leurs blonds rayons,
Comme un flamant rose
De l'étang salé,
Les ailes ouvertes.....

ELPHA.

Hé! les veilleurs, dormez-vous?

LE VEILLEUR DU NORD.

La plaine est silencieuse.

LE VEILLEUR DU COUCHANT.

Le vent du désert souffle.

LE VEILLEUR DU MIDI.

Les chameaux se lèvent.

LE VEILLEUR DU LEVANT.

L'Orient rougit.

L'ANGE DES PALMIERS.

Dormez, ramiers cendrés,
Dormez, colombes blanches;
J'ai chassé le hibou.

ELPHA.

Enfants de la nuit! vous qui moissonnez dans les ténèbres, n'approchez pas; nos sabres sont lourds et nos lances sont longues.

La voix du chamelier traverse comme une flèche l'air sans écho.

2

Un mince croissant tremble entre les étoiles.

LE MENDIANT.

JE ne veux pas dormir. — Dès que je dors, je vois les hommes d'Isaac ; dès que je dors, j'entends le cri que poussa Sullalinn.—Sullalinn, le soleil va se lever, le chaud soleil dont les rayons habillent de flammes ton âme sans corps.

Le vieillard marche pour déroidir ses jambes engourdies.

3

Entendez-vous, au loin, chanter dans la plaine? — La nuit, lorsque vous approchez d'un douar, chantez à pleine voix et faites sonner vos étriers.

LA VOIX.

J'AI mis dans mon cœur l'Euphrate aux eaux vertes.

Mon cœur est trop grand, rien ne peut l'emplir !

LE VEILLEUR DU COUCHANT.

Elpha! Une voix chante dans la plaine.

ELPHA.

Cavalier, si tu veux le bien, que la paix soit avec toi.

LE CAVALIER.

Je suis Jacob, fils d'Isaac.

Jacob, le fils du patriarche, Elpha, le fils de la servante, ont pressé la même mamelle; ils ont dormi dans le même berceau, et ils s'aiment comme le pouce et le premier doigt s'aiment.

4

Les deux hommes parlent de leur enfance.

LE MENDIANT.

SULLALINN, les entends-tu? Vois-tu le fils d'Isaac?—Le jour de la vengeance est proche. Demain, tu reprendras, dans le Tigre, ton corps rose que les flots ont pâli, et tu iras m'attendre dans les forêts vivantes où les fleurs ne se fanent

jamais. — Tu ne m'attendras pas longtemps; mon âme étouffe dans cette poitrine écrasée, dans cette tête branlante.

Les deux jeunes hommes parlent de leurs amours.

ELPHA.

Je n'aime que la plaine où le vent efface la trace de mes pas. — Dresse une tente, Jacob; moi, je veux vivre sous la voûte bleue. Tu seras la racine de l'arbre dont les branches ploieront sous les fruits, je serai le dernier bourgeon de l'arbre foudroyé. — Mon père était roi; je veux être roi, moi aussi, roi du désert vide dont seul je connais les chemins. — Je ne suis pas de votre race, fils des tentes; je suis né au pays des oiseaux, au pays où les arbres cachent votre ciel muet, au pays où la terre parle.

JACOB.

Aujourd'hui est aux hommes, demain est à Dieu.

La dernière étoile s'éteint.

5

Les hommes ont le front dans le sable, Elpha s'agenouille sur son chameau blanc.

ELPHA.

O toi dont la vue est droite! O toi qui connais les chemins, montre-nous la route! Écarte de nous la peste et la peur. Donne aux puits de l'eau; donne à la terre de l'herbe; donne aux chameaux chargés des chemins sans cailloux; donne aux grands étalons des cavales aimantes; donne aux hommes la paix.

LES CHAMELIERS.

Tu es le puissant!

Le mendiant est appuyé sur son bâton.

JACOB.

Quel est ce mendiant?

ELPHA.

Un fou. Lorsque le soleil flamboie, il parle

seul, puis il s'arrête et prête l'oreille comme si quelqu'un lui répondait. Je le laisse boire à nos outres.

JACOB.

L'Esprit de Dieu habite dans les têtes vides.

ELPHA.

Enfants, êtes-vous prêts?

LES CHAMELIERS.

Nous sommes prêts.

Chantez, si vous voulez que vos chameaux marchent.

ELPHA.

Beau lys, pourquoi, tristement,
Fermes-tu ton calice?
Beau lys, pourquoi fermes-tu
Ton calice de neige?

UN CHAMELIER.

Chamelier, j'ai vu passer
Ta gazelle aux yeux sombres;
Son haïck était entr'ouvert,

J'ai vu sa gorge ronde,
Et je suis jaloux!
Et je suis jaloux!

LES CHAMELIERS.

Trottez! trottez, chameaux bruns!
Ce soir vous aurez de l'orge et des dattes.

La caravane s'allonge, sur le sable, comme un serpent qui va chercher de l'eau.

LE MENDIANT.

Il y a longtemps que mon peuple est mort!
Il y a longtemps que je ne suis plus roi!

LES CHAMELIERS.

Trottez! trottez, chameaux bruns!

La voix des hommes est faible. Leurs sanglots seuls font du bruit plus haut que les nuages. Vous n'entendez plus les chameliers, mais vous entendez encore soupirer le mendiant.

6

La caravane n'est plus qu'une ligne, le mendiant n'est plus qu'un point.

L'Ange du Soleil.

Quand je m'éveille,
Le grand lion
Rugit d'amour.
Sous mes lèvres d'or
Les palmes se tordent
Et les aloès
Fument, sur la plaine,
Comme des encensoirs.

Le Mendiant.

Sullalinn ! Sullalinn !

L'Ange du Sable.

Quand le soleil flamboie,
J'ai des lacs transparents
Au milieu des nuages.

La caravane a disparu derrière les rochers de sel.

16162B

Heureux ceux qui comprennent les paroles du livre!

I

Devant la caravane, marchent trois éclaireurs.

LES ÉCLAIREURS.

Ils étaient plus nombreux que les feuilles du cèdre,

Et leur pontife avait une cuirasse d'or....

« Quand tu fais lever une perdrix, que dis-tu, Chamelier?

— Je dis : la source est près. »

Ils montaient des chevaux aux crinières frisées,

Ils emplissaient des chars aux longs timons d'airain.....

« Quand tu vois courir une autruche, que dis-tu, Chamelier?

— Je dis : la source est loin. »

Ils sortaient des roseaux comme des mouches blanches,

Et devant eux volait un grand lion ailé.....

« Quand la terre sent le musc, que dis-tu, Chamelier?

— Je dis : les tentes sont près. »

Les chameaux trottent, le cou tendu. Le mendiant marche lentement.

LE MENDIANT.

Si je tue le fils d'Isaac, l'âme de Sullalinn ira reprendre, dans le fleuve, son corps pâli, et je ne la verrai plus dans les rayons du soleil. — Sullalinn, je ne veux pas que tu me quittes. Si le soleil ne te tissait plus un manteau de rayons, le soleil ne serait pour moi qu'un globe de ténèbres. Si la rosée ne te donnait plus un collier

de perles, la rosée ne serait pour moi qu'une eau fangeuse. Si l'air du matin ne te soulevait plus dans ses bras bleus, l'air du matin ne serait pour moi qu'un brouillard empesté.

L'Ange du Sable.

Le chemin du désert est le chemin d'Allah;
Chacun doit le chercher, et mes ailes effacent
Les traces des chameaux sur le sable doré.
La prière et la foi guident les caravanes.

Le Mendiant.

Je ne sais plus marcher seul. Quand je vois Sullalinn suivre, sur le sable, le soleil qui tourne, je suis Sullalinn sans m'occuper du chemin.

Le chameau d'Elpha vole comme un oiseau, le cheval de Jacob bondit comme une panthère.

Les Éclaireurs.

Voici les tentes! Nous avons traversé le pays de la soif; voici le clair ruisseau! Nous avons traversé le pays de la peur; voici les vierges souriantes! Béni soit Jéhova!

Les femmes ont toujours aimé les chameliers; elles battent des mains.

Dieu est le plus grand !
Il fait, quand il le veut, boire
à la même source la gazelle
et le lion.

I

On décharge les chameaux.

LES JEUNES FILLES.

NATTEZ vos cheveux, filles du désert,
Laissez flotter au vent vos ceintures rayées;
Nos jeunes hommes
Sont de retour.

Les cavales piaffent, et les étalons maigres se cabrent en hennissant.

RACHEL.

Ils sont plus forts que les vieux cèdres
De la montagne aux blancs sommets;

Ils sont plus fiers que l'antilope,
Et leurs yeux sont profonds
Comme les nuits sereines.

ELPHA.

Le bouton d'asphodèle s'est épanoui, et son parfum enivre.

LES JEUNES FILLES.

Si nous avions des ailes
Comme la perdrix...

ELPHA.

Je croyais que l'amour poussait lentement dans le cœur de l'homme.

Les chameaux sont déchargés, et le bouquet de roses s'effeuille au vent d'amour.

2

Écoutez un homme parler à un homme.

JACOB.

J'AI veillé sur tes troupeaux, comme la caille veille sur ses poussins, et, lorsque je ne vois pas Rachel, mes jours sont pleins de ténèbres.

LABAN.

Tu as droit au salaire promis. Prends Rachel, et que le bonheur entre ce soir, sous ta tente, dans le haïck de celle que tu as choisie.

JACOB.

Lorsque le jasmin caressant s'enlacera au dattier solitaire, ma tente sera une oasis embaumée.

Le jasmin donne des fleurs; mais l'olivier donne de l'huile.—Pourquoi Jacob préfère-t-il le jasmin à l'olivier?

LIA.

Que le soleil marche vite aujourd'hui!

Laban dit aux bergers de réunir les troupeaux, car les troupeaux doivent voir les noces de leur maître.

Heureux ceux qui comprendront
la parole d'Allah!

I

Regardez tourner les almées; en admirant la créature, on rend hommage au créateur. — Les bergers et les chameliers sont assis au festin de noce.

L'IMPROVISATEUR.

Les troupeaux sont dans la plaine
Où l'herbe pousse parfumée;
Les agneaux, joyeux, bondissent,
Et les grands étalons
Appuient leurs têtes fines
Sur la croupe luisante
Des poulains argentés.
Mais le pasteur est pâle;
Il songe à la grappe blonde
Qui mûrit sous les oliviers...

Tournez, almées,
Comme l'étoile
Tourne sur son essieu brûlant!

Femmes, qui croyez avoir le droit de pleurer, écoutez Lia la brune. — Elle est derrière les tentes.

LIA.

La goutte d'eau dans la poussière est laide; mais, si un rayon la traverse, elle brille comme un rubis.

Rachel rougit avec du henné la paume de ses mains. — Jacob regarde le soleil.

LIA.

Le soleil va se cacher et la poussière me boira.

Les almées tournent.

LIA.

Jacob, j'aurais été pour toi le chien qui veille quand son maître dort.

Jacob n'entend pas ce que dit Lia; il regarde

le soleil. — Quel est cet homme qui marche si lentement? Il n'y a pas de place vide.

LIA

Séchez-vous, mes yeux; un jour de noces les larmes d'une servante portent malheur aux époux.

Pourquoi les almées ne dansent-elles plus?

LABAN.

Les lèvres du poëte sont desséchées. — Elpha, ta voix est douce; chante pour faire tourner ces femmes.

ELPHA.

Je ne chante qu'au désert.

JACOB.

Frère, tu es triste?

ELPHA.

Je suis heureux; ton cœur est la moitié du mien. — Ta fiancée est belle, Jacob; mais la mienne est plus belle encore. — Hommes des

tentes, emplissez vos coupes et buvez à la fiancée du chamelier ! Almées, laissez tomber vos voiles !

Tournez, tournez comme l'étoile
Tourne sur son essieu brûlant...
Quand le vent du désert se lève,
Quand le sable rougi
Enterre les palmiers,
Quand l'éclair s'allume,
Lorsque les hommes tremblent,
Là-bas, là-bas,
Où le ciel touche la plaine,
Une vierge pâle apparaît...
C'est la fiancée du chamelier !
Tournez, almées !

Ses bras sont blancs comme l'ivoire,
Ses yeux sont doux comme la nuit,
Et ses lèvres sont si fraîches,
Qu'après les avoir baisées
On ne revient plus à sa tente...
Là-bas, là-bas,
Où le ciel touche la plaine,

Je vais chercher la vierge pâle,
Je vais chercher ma fiancée.

Elpha s'éloigne. Les hommes se regardent étonnés, et Jacob dit, dans son âme : « Son père était roi; je lui donnerai la moitié de mon peuple. » — Lia pleure derrière les tentes; le mendiant s'arrête près d'elle.

LE MENDIANT.

Je ne sais plus marcher seul. — Quand je vois Sullalinn suivre, sur le sable, le soleil qui tourne, je suis Sullalinn sans m'occuper du chemin. — Pourquoi cette femme pleure-t-elle? L'amour, seul, fait pleurer les jeunes filles.—Ses yeux ont des points d'or comme les yeux de Sullalinn. Quand j'étais roi, je séchais les larmes. —Je ne suis plus roi, mais je connais les secrets des fleurs; elles m'ont donné la clef qui ouvre la porte bleue.

LIA.

Le soleil va se cacher et la poussière me boira.

LE MENDIANT.

Je ne veux pas laisser pleurer des yeux qui ressemblent à ceux de Sullalinn. — Tu souffres, jeune fille ?

LIA.

Étranger, entre dans les tentes de Laban ; on ne te demandera ni d'où tu viens, ni où tu vas.

LE MENDIANT.

Garde ton secret, et prends cette gourde ; si tu la vides, le sommeil viendra, le doux sommeil plein de beaux songes. — Tes yeux ressemblent à des yeux que je n'ai jamais vus pleurer.

Le mendiant disparaît dans l'ombre des palmiers.

LIA.

Un roi, seul, peut donner une gourde d'or. — Un roi, ou un envoyé de Dieu.

Lia rentre dans la tente. — Elpha selle son chameau blanc, celui qui n'a jamais soif.

ELPHA.

Lève-toi, mon coureur, nous allons à l'étang salé; ma fiancée nous attend.—Mon lit de noces sera digne d'un roi, il aura la couleur du ciel.

Le grand chameau se lève et part en balançant sa tête comme un cygne qui nage.

2

Les almées tombent, palpitantes, sur le tapis rayé. — Le soleil se couche.

LES JEUNES FILLES.

Nous avons une gazelle, une gazelle aux yeux brillants.

LES BERGERS.

Nous avons un lion fauve au cœur altéré.

LES JEUNES FILLES.

Nous avons une coupe pleine de lait et de miel.

LES BERGERS.

Rachel! Rachel! l'étoile d'amour se lève.

LABAN.

Je la donne à Jacob pour qu'il ait des fils dont les tentes couvrent la plaine, pour que son nom ne meure pas. — Jacob, sois toujours bon pour ta servante, et ta servante obéira.

JACOB.

Que tes yeux soient, pour moi, ce qu'est la rosée pour la plaine.

La rougeur de la fiancée appartient à l'époux et les hommes ne doivent pas voir la vierge soulever le rideau de la tente.

Dieu fait ce qu'il veut!

C'est Dieu qui a étendu le jour blanc et qui l'a rendu lumineux; c'est lui qui a ployé la nuit et qui l'a noircie comme s'il l'avait brûlée.

I

Jacob regarde les étoiles qui montent. — Lia parfume les cheveux de Rachel. — Le mendiant se cache dans l'ombre des palmiers.

LE MENDIANT.

LE Dieu du meurtrier est un Dieu puissant, il a tordu le roseau comme une liane, il a incliné vers la terre sa tête superbe; mais l'amour a été plus fort que le Dieu. — Le Dieu du meurtrier est un Dieu puissant, il a rempli de ténèbres le front qui éclairait les peuples; mais l'étoile de l'amour est restée brillante dans la nuit.

Les feux s'éteignent, les tentes sont bouclées. — Lia natte les cheveux de Rachel.

2

La perdrix revient toujours à la source; l'amoureux revient toujours à la tente aimée.

ELPHA.

POURQUOI le sable ne m'a-t-il pas englouti? Pourquoi le soleil n'a-t-il pas fait éclater mon front?

LE MENDIANT.

Redresse-toi, corps tordu, obéis à l'âme du roi.

LES JEUNES FILLES.

Rachel! Rachel! l'étoile d'amour se lève.

ELPHA.

Elle n'entrera pas dans cette tente.

JACOB.

Seigneur! l'avenir est dans ta main.

LE MENDIANT.

Je ne peux plus bondir comme le tigre; je ramperai comme le serpent.

LES JEUNES FILLES.

Dans un ciel sans orages l'étoile brillera.

ELPHA.

Qu'elle doit être belle avec ses cheveux nattés et ses yeux noircis! que ses mains doivent paraître blanches avec leurs ongles rouges! — Je les adore, ces mains mignonnes, je les ai si souvent tenues entre les miennes lorsqu'elle était petite et qu'elle disait : « Elpha, mon bon Elpha, chante-moi un de ces airs qui font trotter les chameaux... » Il faut que je la tue!

LES JEUNES FILLES.

Rachel! Rachel! l'étoile d'amour se lève.

ELPHA.

Il le faut! il le faut!

LE MENDIANT.

Il le faut!

ELPHA.

Cette voix vient-elle du dedans ou du dehors?

LE MENDIANT.

Elle vient du dedans et du dehors.

ELPHA.

Va-t'en, fou!

LE MENDIANT.

Tu l'aimes donc?

ELPHA.

Va-t'en, ou sinon...

LE MENDIANT.

Bâte ton chameau et reviens près de la tente de Jacob.

ELPHA.

Et après?

LE MENDIANT.

Le désert est grand et Rachel t'aime... Va bâter ton chameau. — Le fou n'est pas fou.

Lia cache Rachel sous le voile blanc; la rougeur de la fiancée appartient à l'époux.

3

Tu prendras œil pour œil, dent pour dent; mais tu n'armeras pas une main étrangère à ta querelle, ou tu seras maudit et la balle que tu croiras lancer contre ton ennemi reviendra dans ton cœur.

LE MENDIANT.

Il n'aurait pas tué Rachel; mais lorsqu'il reviendra elle sera dans la tente. Il entendra le bruit d'un baiser et il tuera Jacob. Moi j'en-

tendrai grincer le sabre. — Le jour de la vengeance est venu.

Les feux sont éteints.— Le sable étouffe le bruit des pas.

4

Lia a vidé la gourde d'or ; elle mène Rachel à Jacob.

RACHEL.

LAISSE-moi, encore un moment, regarder les étoiles. — Je suis encore libre comme elles, et demain... Tu chancelles?

Le chamelier jette sur Rachel son épais burnous. Il l'emporte et Lia entre dans la tente de Jacob. — Le mendiant se tord sur le sable comme un serpent à qui on a cassé les reins. — L'ange du silence ouvre sur les tentes ses ailes de velours.

Tel qu'est un pommier entre les arbres des forêts, tel est mon bien-aimé entre les enfants des hommes. Je me suis reposée à l'ombre de celui que j'avais tant désiré, et son front est doux à mes lèvres.

I

Lia court les cheveux dénoués.

LIA.

Je n'étais qu'une goutte d'eau dans la poussière, le soleil m'a regardée et j'ai brillé comme un rubis.

L'ANGE DU DÉSERT.

La rosée mouille mes ailes.

L'ANGE DE LA NUIT.

Étoiles, ramenez les plis de vos voiles sur vos yeux fatigués.

LIA.

Où suis-je? — J'ai peur... Rachel! Rachel!

L'ANGE DE LA NUIT.

Étoiles, ramenez les plis de vos voiles sur vos yeux fatigués; du soleil impatient les chevaux roux se cabrent.

LIA.

Je ne sais pas! — Je ne sais pas!

L'ANGE DES SONGES.

Esprits errants, dans vos grottes sombres rentrez jusqu'au soir; l'ange aux ailes de pourpre pose son talon d'or au seuil de l'Orient.

LIA.

Qu'ai-je fait?

Le soleil se lève. — Des cavaliers courent sur la plaine.

2

Elpha a regardé les yeux de Rachel, au lieu de regarder l'étoile immobile, et son chameau a décrit un cercle.

RACHEL.

POURQUOI Lia m'a-t-elle abandonnée! Jacob! Jacob!

ELPHA.

N'appelle pas Jacob.

RACHEL.

Je te hais! Laisse-moi!

ELPHA.

Non.

RACHEL.

Elpha! mon bon Elpha!

ELPHA.

Non... non, tu me hais.

RACHEL.

J'ai peur!

ELPHA.

Elle a peur...

RACHEL.

Ne me touche pas.

Le sang jaillit de la poitrine d'Elpha. — Le plongeur voit le fond de la mer; quel est celui de vous qui peut dire : « J'ai vu le fond d'un cœur de femme? » — Le sang jaillit de la poitrine d'Elpha. — Rachel déchire son voile.

RACHEL.

Je ne veux pas que tu meures !

ELPHA.

Ses bras sont blancs comme l'ivoire,
Ses yeux sont doux comme la nuit,
Et ses lèvres sont si fraîches,
Qu'après les avoir baisées
On ne revient plus à sa tente...

RACHEL.

J'irai où tu voudras.

ELPHA.

Là-bas, là-bas,
Où le ciel touche la plaine,
Je vais chercher la vierge pâle...

Elpha est mort. — Quel est celui de vous qui peut dire : « La mer est plus profonde que le cœur d'une femme! »

Que Dieu te fasse mourir
dans la guerre sainte !

I

Le livre où sommeille la parole d'Allah est une gerbe d'éclairs; ne le regardez pas de trop près, vous seriez éblouis.— Rachel fut la mère de Joseph, Laban mourut vieux et Jacob eut douze fils.

Comme Attar, *le parfumeur*, j'ai brûlé mon âme, afin d'éclairer les croyants, et mon cerveau s'est enfumé comme la niche dans laquelle est placée la lampe.

SYMPHONIE

I

ROSE-DES-EAUX

I

Enfant, il habitait un château dans une gorge des Cévennes. Il était farouche comme un tiercelet, et le grand-père l'appelait Luern, ce qui veut dire *le loup* dans la vieille langue de la montagne.

Dans ce château, au fond d'un parterre, entre deux vases pleins de pommes et de grenades en marbre jauni, une femme de granit

se penchait sur un bassin. Cette femme était disait-on, une statue.

Luern passait de longues heures à regarder trembler, dans l'eau du bassin, la tête sérieuse de la statue.

Pendant de longues heures, étendu sur l'herbe, il chantait de vagues poëmes que les grillons accompagnaient.

Le grand-père écoutait les vagues poëmes, puis il prenait l'enfant par la main et il le menait dans les vignes ensoleillées où les cigales chantent sur les pêchers tordus, dans les prairies ombreuses où les noyers luisants abreuvent leurs racines aux sources transparentes.

Il lui disait : « N'écrase pas les escargots, n'arrache pas les ailes des hannetons, ne jette pas de pierres au crapaud qui se traîne entre les ceps; le Créateur a donné une âme aux êtres les plus laids. »

Ils allaient lentement. — L'enfant, joyeux comme un papillon; — le vieillard, pensif comme ces tours crénelées qui regardent, dans

le gouffre, planer les hirondelles. — Ils allaient lentement, et le grand-père disait : « Marche droit et n'aie peur de rien. »

La nuit, la femme de pierre descendait de son piédestal et se penchait sur le lit de Luern. Elle emportait son âme dans des pays étranges, pleins de fleurs et de soleil.

II

C'EST la nuit du solstice d'été. Un feu clair brûle sur le plateau de la Madelaine et les montagnards dansent en chantant : « Saint Jean ! saint Jean ! Au feu de saint Jean, venez danser, les filles ! Filles et garçons, dansez en rond. »

A minuit, le feu s'éteint et on entend une grande voix sur la bruyère ; cette voix dit : « Le chêne foudroyé reverdira. »

LE lendemain, les forestiers trouvèrent sur la cendre encore tiède une petite fille dont les cheveux avaient la couleur de l'or. Ils la portèrent au château, et comme elle était *parfaitement belle*, le grand-père lui donna le nom d'Alona.

III

Les années passent. Le grand-père apprend à Luern ce qu'un homme doit savoir. Il lui parle d'Obéron et de Titania, de Morgane et de Merlin, des chevaliers d'Arthur et des pairs de Charlemagne.

Il lui dit : « Les Gaëls ont été les plus braves et les plus beaux des hommes. Ils savaient que la terre n'est qu'une arène où l'âme apprend à être brave, qu'une école où elle apprend à être libre, et que, de distance en distance, la mort, comme un échelon, se dresse devant l'âme fatiguée qui monte, se repose et renaît. »

Alona les accompagne dans leurs longues promenades.

Chaque nuit la femme de pierre se penche sur le chevet de Luern et emporte son âme dans des pays étranges, pleins de fleurs et de soleil.

Les années passent et les yeux d'Alona ont pris la teinte des pervenches. Écoutez Luern lui contant ce qu'il a rêvé.

La statue a porté mon âme au milieu de silencieuses forêts, coupées de marécages et de bruyères qu'un grand fleuve traversait.

Des troupeaux de cerfs paissaient sous les chênes; des aurochs baignaient dans les marais leurs crinières noires; des aigles planaient sur les bruyères. Quelques barques d'osier amarrées sous les saules, quelques nuages bleuâtres montant des futaies, quelques strophes gutturales et douces roulées par la brise sur la lande fleurie, indiquaient, seuls, que l'homme était là.

Mon âme marcha devant elle, et, sous une futaie, elle vit un étang fleuri de nénuphars. Le plus blanc s'entr'ouvrit, et il en sortit une fée. Elle me dit : « Lorsque je coupais, avec une faucille d'or, le gui aux rameaux toujours verts, tu étais un chef et nous nous aimions. Maintenant je suis une fée; veux-tu régner avec moi sur les étangs des bois?

« Enlacés comme les liserons qui pendent des érables, nous glisserons, la nuit, sur les prés argentés, nous boirons la rosée aux lèvres des pervenches, et, dans les nénuphars, nous dormirons, le jour, bercés par les flots bleus.

« Les étoiles brillent; viens sur la bruyère où les morts attendent le poëte qui cherche et la fée qui se souvient. Je suis Rose-des-Eaux, l'ondine aux lèvres douces. »

Le brouillard habillait les chênes de manteaux de satin, les étoiles paraient les étangs de colliers d'escarboucles, les vers luisants diamantaient l'herbe, et les chevreuils, le cou tendu, fouillaient la mousse de leurs pieds fauves. Je suivis la fée.

Nous marchions dans les chemins creux, la main dans la main; nous traversions les futaies, la main dans la main.

Rose-des-Eaux s'arrêta. Des formes sortaient d'un bois de chênes. Les unes avaient sur les épaules des peaux de loup, les autres des robes blasonnées, d'autres des cuirasses brunies, la dernière avait une capote grise. Parmi ces ombres, je vis des femmes belles comme des poëmes.

Rose-des-Eaux me dit : « Ce sont les âmes de ceux qui sont morts pour la France. Elles viennent à notre noce, à la noce du poëte qui cherche et de la fée qui se souvient. »

Obéron apparut une coupe à la main et il chanta : « A la coupe d'émeraude bois; tes lèvres sont pures. Jamais l'ivresse ne la vide, jamais le dégoût ne la brise. Le Maître n'a pas mis de cendres dans la coupe d'Obéron. »

Je bus. Alors un nuage sortit de la coupe toujours pleine — un nuage d'ailes veloutées, d'écharpes lumineuses, de cheveux dénoués, de jambes roses, d'épaules nues. — Le nuage avait la forme d'un cône, il tourbillonnait sur la pointe, et, à chaque tour, un couple roulait de l'essaim, comme une graine trop mûre d'une grappe vermeille.

Le nuage tourbillonnait, et, à chaque tour, un couple roulait de l'essaim — les fées des bois avec leurs écharpes vertes, les fées des landes couronnées

d'ajoncs, les fées des fontaines un iris à la main, les fées des fleuves aux yeux glauques, les fées des vagues aux yeux doux, et les fées des batailles aux ailes ouvertes. Puis les follets au corps de flamme, les lutins aux joues gonflées, les elfes aux pieds d'argent, les sylphes aux lèvres teintes du pollen des fleurs, les gnomes aux grosses têtes, les nains frileux dans leurs manteaux en peaux de souris, les kobolts et les kourigans — à chaque tour, un couple roulait de l'essaim, comme une graine trop mûre d'une grappe vermeille.

Il me poussa des ailes et Rose-des-Eaux me dit : « Viens, les étoiles s'éteignent. »

Obéron sonna du cor et la foule entière nous suivit. Les follets, les gnomes, les kourigans, les nains couraient derrière nous sur des chèvres aux cornes dorées, et, devant nous, les walkyries, couchées sur leurs chevaux blancs d'écume, fouettaient de leurs ailes sanglantes le brouillard nacré du matin.

Les landes disparaissaient, les futaies s'effaçaient. — Nous volions toujours plus vite et nous montions toujours plus haut. La fée me dit : « Nous allons où je retrouverai ma faucille d'or enfoncée dans le tronc du chêne éternel. Nous allons dans l'astre radieux où le sang ne coule jamais, où rè-

gnent la science et l'amour; nous allons dans l'étoile des Gaëls, dans l'île verte de l'Océan des cieux. »

Nous glissions entre les mondes qui passaient en laissant derrière eux un sillage d'étoiles. Nous volions si vite que les rayons des aurores ne pouvaient nous rejoindre, et nous brillions, au milieu de ces flammes, comme des gouttes de rosée sur des feuilles de ronces.

Les mondes chantaient : « Le Dieu des Gaëls est le Dieu des soleils ! »

Rose-des-Eaux ferma ses ailes. Nous étions dans un jardin aussi grand qu'un royaume; mais ce jardin ressemblait au parterre, et la statue y souriait au-dessus d'un bassin, sous des tilleuls.

Je m'éveillai. Une voix murmurait :

« *Rose-des-Eaux est celle que tu aimes depuis le commencement.* »

Il est temps que tu sois un homme, dit le grand-père; va regarder la mort. »

Le vaisseau laisse derrière lui un sillage lumineux, et Luern soupire en regardant la côte qui s'abaisse :

« Si j'étais une étoile, je t'aimerais, mer aux bleus sourires; mais je ne suis qu'un feu follet et j'aime le bassin rond bordé de pourpiers et de menthes. Je ne suis qu'un feu follet; tes grandes vagues m'éteindraient. »

Le vaisseau laisse derrière lui un sillage lumineux, et Luern soupire en regardant les pics des Baléares :

« Je vais où le vert jasmin ouvre au vent du soir ses étoiles de neige. Si j'étais un rossignol, je serais heureux; mais je ne suis qu'un tiercelet, et je pleure mes sapins. »

Le vaisseau laisse derrière lui un sillage lumineux, et Luern soupire en regardant la côte qui s'élève :

« Voici le pays où les femmes, accoudées

sur les margelles des puits, ressemblent à des statues de bronze. — Filles du désert, vous ne me ferez pas oublier Rose-des-Eaux. »

Depuis le départ de Luern, Alona est triste. Elle passe ses journées dans les bois, sur les chaussées des étangs où fleurissent les nénuphars, dans les chemins creux où les liserons pendent des érables.

Elle ne sait pas ce qu'elle cherche; mais elle cherche et elle attend.

Luern est spahis à Tlemcen, où le bois d'oliviers est épais, où les Moresques sont belles, et il est amoureux. Il aime la fée gauloise, l'ondine aux lèvres fraîches.

A Tlemcen, où le bois d'oliviers est épais, où les Moresques sont belles, il n'a pas oublié Rose-des-Eaux.

C'est une douce soirée d'automne; le soleil rougit la charmille, les feuilles tombent, une à une, de la cime des tilleuls, et les dernières roses se tournent, frileuses, vers le couchant.

Alona, assise sur la pelouse où le grillon ne chante plus, regarde, sur le ciel mat, les nuages gris effilochés par le vent. Elle a croisé ses mains et de grosses larmes tombent de ses yeux sombres.

Elle se dit : « Depuis son départ, les violettes n'ont plus de parfum, les ailes des papillons plus d'éclat, et je pleure sans savoir pourquoi. » Elle regarde la statue : « Je te hais! Tu lui as montré une fée. »

Les lèvres de granit murmurent : « Une grande armée est campée sur le sable, au pied d'un rocher que battent les vagues. Sur le rocher, un homme, aux yeux clairs, serre dans ses bras une vierge blonde.....

« Luern a les yeux clairs! »

C'est une douce soirée d'automne; les feuilles tombent, une à une, de la cime des tilleuls.

Le grand-père est mort. On a creusé sa tombe dans le petit cimetière, au milieu des vignes.

Luern a, dans l'oasis, sous les palmiers, près du ruisseau, une maison de marbre et de faïence; mais il est triste.

Quand les femmes du ksour viennent, après le coucher du soleil, écouter sous les grenadiers les joueurs de flûte et de derbouka, il fuit leurs groupes rieurs. Ployé dans son burnous, la cigarette aux lèvres, il se promène à pas lents, et les gazelles du désert se disent tout bas : « Regarde le kébir qui n'aime que son cheval, le kébir aux yeux gris. »

Lorsque le soleil brûle, Luern lit la Bible, le Koran et les fantastiques poëmes de l'Arabie, où des cavaliers infatigables passent sans dire d'où ils viennent, sans dire où ils vont.

La nuit, il regarde briller les étoiles.

Il est triste parce qu'il ne trouve Rose-des-Eaux ni dans les poëmes ni dans les étoiles.

Est-elle jolie avec ses grands yeux ouverts et ses cheveux ébouriffés!

— Elle n'a pas les yeux de nos femmes; elle a les yeux des femmes peintes sur les sarcophages égyptiens, de ces yeux qui ont l'air d'avoir vu le commencement.

— Regardez-la, mais d'un peu loin; elle est farouche comme une hirondelle, et, demain, elle aura quinze ans.

Elle remonte le ruisseau; si une fauvette gazouille, elle s'arrête et elle écoute; si un rayon glisse entre les branches, elle s'arrête et elle regarde.

— Avec ses cheveux qui flottent, sa robe traînante et ses bras nus, elle ressemble aux femmes qui portent sur leurs têtes les temples d'Elora.

— Elle est farouche comme une hirondelle, et, demain, elle aura quinze ans.

Elle dit au ruisseau : « Ruisseau à la voix claire, mon âme est aussi vieille que les rochers qui brillent dans ton lit; veux-tu savoir qui j'aimais lorsque la terre souriait, jeune et fleurie, à son époux lumineux? Écoute :

« *Il y avait, au bord du Gange, un temple, un palais et une cabane. Le temple était si haut que son faîte disparaissait dans les rayons du soleil; le palais était si grand que l'on ne pouvait en compter les fenêtres, et la cabane était si petite qu'un magnolia la cachait tout entière. Dans le temple songeait un Dieu, dans le palais souriait une reine, et dans la cabane travaillait un potier qui faisait, avec de l'argile, des cruches pour puiser l'eau.*

Un matin, sans savoir pourquoi, — on était au

printemps — le potier pleura. Ses larmes tombaient si grosses qu'elles tachaient l'argile blanche; aussi il laissa sur le tour la cruche ébauchée et il alla au temple dont le faîte disparaissait dans les rayons du soleil.

« Tu pleures, parce que tu n'aimes pas, » dit le Dieu.

Le potier rentra dans son petit enclos, et comme une fleur s'épanouissait sur le magnolia, il soupira : —« Une fleur peut, seule, aimer un potier. »— Puis il retourna à la cruche commencée; mais, comme il pleurait encore, ses larmes délayèrent l'argile et elle devint si douce, si douce, qu'elle prit entre ses doigts la forme d'une fleur de magnolia.

Il n'avait jamais fait que des cruches pour puiser l'eau.

La nuit, le potier rêva qu'une femme était cachée dans la fleur d'argile. Il s'éveilla et courut regarder; mais il ne vit qu'une goutte de rosée. — « Goutte de rosée, dit-il, pourquoi n'es-tu pas la femme que j'ai vue dans mon rêve? »

Il prit une poignée de terre; mais ses larmes se mirent à couler, et l'argile devint si douce, si douce, qu'elle prit entre ses doigts la forme d'une femme. Il posa sur la tête de la statue la fleur d'argile.

Il n'avait jamais fait que des cruches pour puiser l'eau.

La nuit, le potier rêva que la reine était cachée dans la fleur d'argile. Il s'éveilla et courut regarder; mais il ne vit qu'un rayon de soleil. — « Rayon de soleil, dit-il, pourquoi n'es-tu pas la reine que j'ai vue cette nuit? »

Le rayon de soleil s'éteignit et le potier alla s'asseoir devant la porte du palais. Un grand bruit ébranlait les voûtes du temple; les brahmanes criaient : — « Le Dieu de l'amour a pris la forme d'un rayon de soleil. »

Le potier n'entendit pas les cris des brahmanes; la reine sortait sur son éléphant blanc. Il leva la coupe et dit : « Reine, je ne suis qu'un potier, mais j'ai fait cette coupe en pensant à toi. »

La reine prit la coupe et il en jaillit un rayon de soleil.

Le potier s'éloigna; mais au lieu de retourner dans sa cabane, il alla chez le forgeron chercher un ciseau et il s'enfonça dans la montagne; la reine lui avait dit un mot que personne n'avait entendu.

Pendant des semaines il marcha, et, lorsqu'il

trouva une roche aussi dure que le fer, il cisela les temples d'Élora. A l'entrée il mit deux panthères à têtes humaines : sur leurs socles des rameaux de clématites s'enlaçaient à des branches de chêne.....

RUISSEAU clair, ruisseau bavard, mon âme a été reine sur les bords du Gange et l'âme de Luern a tiré du néant tous les grands dieux de l'Inde. Ruisseau clair, ruisseau bavard, quand Luern reviendra, il creusera, pour moi, des grottes plus profondes que celles d'Élora. »

LUERN a lu la Bible et le Coran pour trouver un remède à sa tristesse ; mais comme il a bu avec des lèvres avides, il n'a trouvé que la soif au fond de la coupe divine. Maintenant il ne lit plus ; il rêve.

MALHEUR à celui qui rêve sous le soleil du Sahara ! le soleil perce son crâne et grave sur son cerveau de lugubres images.

LUERN a rêvé en traversant la plaine, et il a vu les versets de la Bible, comme des oiseaux aux ailes de feu, se poser sur les arbres du vieux château, emporter dans leurs becs la femme de granit, et chanter, avec Rose-des-Eaux, une hymne sauvage aux bois et aux rochers.

ALONA, assise sur le gazon où le grillon s'éveille, dit, en regardant le manteau rouge de la statue trembler dans l'eau sombre du bassin : « Lorsque Luern reviendra, nous nous aimerons comme nous nous aimions sous les figuiers de l'Inde. »

Les merles sifflent dans la charmille : « Rose-des-Eaux a maintenant des cheveux couleur d'or. »

LUERN, au milieu de la plaine, dit à la brise qui passe : « Au bord d'un étang azuré, entre des rochers et des fleurs, je voudrais avoir une cabane au toit de chaume, une cabane au toit moussu. »

La brise répond : « Lorsque le faucon veut trouver une gazelle, il la cherche dans l'alfa et non dans le soleil. »

Luern galope sur la plaine, il se retourne et il dit : « Adieu, émeraude du diadème étincelant que le Créateur a posé sur le front sans rides de la vierge noire aux yeux veloutés.

« Adieu, oasis où les ramiers gonflent leurs cous cendrés, quand le vent caressant jette aux cheveux dénoués les opales des roses et les rubis des grenadiers.

« Adieu. Je vais, comme la perdrix que l'autour a chassée, boire à la source fraîche; je vais sous les sapins des Cévennes neigeuses. »

Les montagnards chantent au fond des vallées : « Saint-Jean! Saint-Jean! Au feu de Saint-Jean apportez des fagots de genêts et de buis, pour chasser le démon. »

Le feu s'éteint et la statue de granit marche sur la bruyère. Alors une grande voix crie dans les ténèbres : « Pourquoi mets-tu, blonde lionne, un lourd collier d'or à ton cou? Qu'il soit d'or, qu'il soit de cuir, un collier pèse toujours. »

Les lèvres de granit répondent : « Mon collier d'or est un collier de chef, un collier de soldat; je le donnerai au Gaël qui tirera des flots l'épée d'Arthur. »

La grande voix crie dans les ténèbres : « Pourquoi, ô blonde fée! te cacher sous ce manteau de lin et de soie fanée? Pourquoi, devant les nations, dans ta resplendissante beauté, ne passes-tu pas fière et nue? »

Les lèvres de granit répondent : « Les poëtes parlaient latin, les maîtres maçons parlaient grec; ils m'ont taillé ce lourd manteau. »

Les montagnards chantent, au fond des vallées : « Saint-Jean! Saint-Jean! Au feu de Saint-Jean apportez des fagots de genêts et de buis, pour chasser le démon. »

La grande voix crie dans les ténèbres : « Le chêne foudroyé reverdira. »

La statue de granit est remontée sur son piédestal, des larmes tombent de ses yeux, et elle soupire : « Mon barde ne revient pas ! S'est-il endormi, lui aussi, à l'ombre des palmiers ? A-t-il oublié la druidesse ? — O toi qui m'as créée pour veiller sur la Gaule, fais revenir celui qui ne doit parler ni latin ni grec. »

IV

Salut, mon beau village aux maisons trébuchantes. Je viens dormir sous tes pêchers, errer sur tes bruyères, rafraîchir mes mains dans ton ruisseau. Je suis triste, ami, je viens demander à ton soleil ma gaieté d'autrefois. »

Les ronces ont poussé sur la tombe du grand-père. Leurs feuilles murmurent à son oreille ce que, vivant, il comprenait déjà, et la rosée qui coule de leurs fleurs glisse, comme des larmes, sur le cœur qui les aimait.

« Grand-père, j'ai marché droit et les ronces m'ont déchiré; j'ai regardé en haut et j'aime un fantôme. Apprends-moi le secret qui rend heureux. »

SALUT, vieux château! salut, charmille épaisse; j'ai encore le cœur d'un enfant. »

LUERN dit à Alona : « Tes yeux brillent comme un rayon de soleil; tes yeux sombres sont plus profonds que les lacs du Sahara. »

Les merles sifflent dans le lierre.

ALONA répond : « J'avais froid dans ce vieux château; j'allais partir pour te rejoindre. Tu aurais fait dresser, pour moi, une tente à côté de la tienne, et nous aurions parlé, sous le ciel sans nuages, de la statue et du grand-père. »

Les merles sifflent en remuant les feuilles roussies par l'hiver.

LUERN soupire : « Enfant, n'aime jamais un fantôme! » Il s'éloigne; Alona baisse la tête.

Les merles sifflent dans le lierre.

Alona court dans le sentier de la montagne. Luern ne voit pas Alona. Elle court dans le sentier de la montagne; mais elle ne rejoint Luern qu'au pied du pic l'Ange.

Le pic l'Ange est un rocher aussi haut qu'une église. Les chèvres n'ont jamais grimpé sur sa cime, les bergers n'ont jamais cueilli les baies de corail du bel alisier qui pousse dans une de ses rides.

Luern regarde le rocher et il dit : « Un soir de septembre, j'ai gravé mon nom sur l'écorce lisse du bel alisier. Un soir de septembre, j'ai rêvé là-haut, et je voyais la plaine comme un tapis fauve, et les grands sapins comme un champ de blé. — Bel alisier, je suis, comme toi, seul sur un rocher qui donne le vertige; seul dans une crevasse où les papillons bleus ne montent jamais. Ma maîtresse est en moi et ses baisers me font pleurer. »

Luern entend un soupir dans l'ombre épaisse projetée par le rocher. Il se retourne et il voit une forme blanche. — La forme blanche s'en-

fuit dans les prés. Elle vole sur l'herbe et disparaît derrière un genévrier, à l'angle d'un taillis.

Les merles sifflent en remuant les feuilles roussies par l'hiver.

Luern est au bord du bassin, Alona effeuille des anémones. Le même rayon de lune les caresse, et les larmes de la statue tombent lentement dans les coquilles de granit. « Belle statue, dit Luern, tu ne marches donc pas la nuit? Tu n'es donc pas une femme? »

Alona effeuille des anémones.

« Mon rêve n'était qu'un rêve! Alona, n'aime jamais un fantôme.

— J'aime un poëte. »

La nuit est claire, Luern regarde l'enfant aux cheveux d'or.

« Je l'aime depuis le jour où la terre, jeune et fleurie, souriait au Créateur. »

Alona met sa main sur l'épaule de la statue et chante :

Il y a longtemps, bien longtemps, un chêne disait à une clématite : « Clématite embaumée, mon cœur bat sous mon écorce lorsque tes bras caressants effleurent mon tronc noueux. Monte, clématite, dans les branches du chêne. »

Il y a longtemps, bien longtemps, la clématite répondit au chêne : « Sur le sable argenté l'onde azurée gazouille, sur la source limpide brillent les boutons d'or, et la rosée diamante le gazon d'émeraude où les iris glauques ouvrent leurs grands yeux bleus. »

Le chêne disait : « Monte, clématite, ma tête domine la forêt. » La clématite répondait : « Si je monte, je n'entendrai plus gazouiller la source, je ne verrai plus les iris bleus. »

Il y a longtemps, bien longtemps, le chêne disait à la clématite : « Monte et tu verras le ciel où le soleil sème des fleurs changeantes sur la pourpre du soir, monte et tu entendras chanter les étoiles. »

Il y a longtemps, bien longtemps, la clématite répondit au chêne : « Je vois le ciel, je vois la mer. La mer est plus verte que le gazon, le ciel est plus bleu que l'iris, et le frémissement de tes feuilles est plus harmonieux que le gazouillement du ruisseau. »

Le chêne disait : « Serre-moi, je te donnerai la force. » La clématite répondit : « Soutiens-moi, je te donnerai mon parfum. »

Les merles sifflent dans le lierre.

Les lumières sont éteintes, et Luern songe dans le lit carré où il a dormi enfant.

Les rideaux s'ouvrent, une main tiède touche son front. Il prend la main, et, la pressant sur ses lèvres, il dit : « Je t'ai attendue bien des nuits, douce amie de mon enfance; pourquoi es-tu restée si longtemps sans venir ? »

La main tiède frissonne.

« Tu frissonnes comme une femme ?.... »

Luern veut se soulever; mais la main tiède s'appuie sur son front et une voix murmure à son oreille : « Je ne suis pas la statue; je suis Rose-des-Eaux. Dors, enfant, et j'emporterai

ton âme au pays où nous nous aimions lorsque j'étais une femme. »

La main tiède s'appuie sur le front de Luern et la voix douce murmure :

Près du palais où le soleil forge ses flèches d'or, il y a de grandes plaines émaillées de nénuphars et d'iris dont les feuilles sont argentées chaque nuit par les baisers de la mer. Dans ces plaines paissaient les chevaux des Gaëls lorsque Boun apprenait aux cordes à parler.

Boun était né sous un chêne et il comprenait ce que disent les étoiles. Boun était un guerrier, et lorsque les taureaux dormaient les genoux ployés, il chantait à la fille des chefs ce que disent les arbres. La jeune fille ne comprenait pas encore; mais elle souriait en montrant ses dents, et ses dents étaient si petites que Boun chantait pour les voir briller.

Au printemps, Boun ne chanta plus devant son amie pendant que les taureaux sommeillaient.

Il passait de longues heures assis au bord de la mer, le flot léchait ses pieds et ses yeux clairs re-

gardaient le couchant. Il écoutait ce que disent les vagues bleues aux vagues vertes; il comprenait les deux voix, et pourtant il était triste. Il était triste, parce que la jeune fille ne rougissait pas sous son regard.

Il était si triste qu'il fit pleurer les cordes de sa harpe, un soir que le vent jetait dans la mer des fleurs d'aubépine.

Dès que les vagues entendirent ses plaintes, elles se mirent aussi à pleurer, et la jeune fille descendit du lourd chariot. Alors la harpe résonna doucement et Boun chanta : « J'ai, pour ma fiancée, un chariot traîné par douze taureaux blancs aux cornes d'ivoire et un cœur où jamais la peur n'est entrée; veux-tu être ma fiancée? »

La jeune fille répondit : « J'ai, pour mon fiancé, un cœur où jamais l'amour n'est entré... »

Elle s'enfuit, et Boun, faisant vibrer les cordes de sa harpe, chanta : « Montagnes, aplanissez-vous sous les pieds de mon cheval! Fleuves, durcissez-vous sous les pieds de mon cheval! Forêts, ouvrez-vous sous les pieds de mon cheval! Je veux la terre pour ma fiancée! »

Pendant que Boun parlait à la terre, les hommes

avaient coupé des lances de frêne; ils vinrent se ranger en cercle autour de lui.

Ce cercle était si grand qu'une alouette qui voulut le traverser tomba les ailes raidies. Boun la posa sur le bois de sa lance.

Donc le cercle était grand; mais la voix du chef était si forte que les guerriers frémirent lorsqu'il chanta en levant sa hache : « Marchez, fils du soleil, marchez vers le couchant! Marchez, enfants des chênes! Nos épées ont soif, frappez! frappez! frappez les épées bleues sur les boucliers! »

Alors l'alouette chanta : « Chef à la main forte, au lieu d'écraser l'alouette, tu l'as posée sur le bois de ta lance, l'alouette sera l'oiseau des Gaëls. Où camperont tes fils je chanterai sur leurs chariots, où sèmeront tes fils je chanterai sur leurs sillons, et j'apprendrai à tes filles à aimer leur foyer comme j'aime mon nid. »

L'alouette monta dans le ciel, et lorsqu'elle ne parut pas plus grosse qu'une abeille elle chanta : « La terre est aux Gaëls! »

Les hommes avaient durci leurs lances de frêne, la jeune fille avait mis une couronne de fiancée, les druides avaient planté une pierre haute comme un

chêne, les druidesses avaient cueilli l'herbe sacrée; Boun leva sa hache et cria : « Partons! »

Les jeunes gens armés de flèches marchaient les premiers, puis venaient les bardes, puis les cavaliers, puis les lourds chariots, puis les fantassins. Les bardes chantaient la ronde des épées, les cavaliers frappaient sur leurs boucliers blancs, les femmes poussaient des cris aigus, les gros taureaux beuglaient, et les fantassins, appuyant contre leurs lèvres leurs boucliers d'écorce, hurlaient comme des loups.

La fiancée était assise sur la croupe de l'étalon gris, et ses bras s'arrondissaient autour du cou de Boun, le chef aux longs cheveux. L'alouette montrait la route.

ENFANT, tu as l'âme de Boun; regarde devant toi et tu trouveras ce que tu cherches. »

LUERN appuie contre ses lèvres la main tiède. La main tiède se retire brusquement, les

lourds rideaux retombent, et il reste seul dans le grand lit de serge.

Le rossignol chante dans les lilas, un fil d'argent dessine, sur le ciel, le profil dentelé des montagnes du Couchant; Alona soupire : « Pourquoi me suis-je enfuie? »

La caille s'éveille dans les trèfles, un fil d'or dessine, sur le ciel, les courbes arrondies des montagnes du Levant; Alona, souriante, dit à la dernière étoile : « Nous irons au pays du soleil, nous aurons une maison blanche dans un bois d'orangers. »

Le rossignol chante dans les lilas, un fil d'argent dessine, sur le ciel, le profil dentelé des montagnes du Couchant; Luern, le cœur débordant d'amour, dit à la dernière étoile : « Je ne suis plus seul, une âme plane au-dessus de moi. »

La caille s'éveille dans les trèfles, un fil d'or dessine, sur le ciel, les courbes arrondies des montagnes du Levant; Luern soupire : « J'aime un fantôme! Je n'aurai ni compagne ni fils. »

ALONA s'est enfuie dans la prairie où les noyers luisants abreuvent leurs racines aux sources transparentes; elle dit : « Quand son âme plane les ailes étendues, il m'aime. — Rêve, mon poëte. »

LUERN remonte le ruisseau, il pense à Rose-des-Eaux, il pense à Alona, et son cœur se déchire. Luern est de ceux qui ne veulent avoir qu'un amour; il regarde la montagne, il regarde la plaine, et il dit : « Adieu, beau pays où l'herbe est verte, doux pays où le ciel est bleu! »

Luern est dans la chambre. Alona soupire derrière la porte : « Je voudrais être aimée comme une femme. »

Luern se promène à grands pas, il dit : « Je voudrais tuer ma tête ou tuer mon cœur. »

Alona entre. « Va-t'en, lui dit celui qui a rêvé sous le soleil de Sahara; va-t'en, pâle fantôme! j'aime une femme.

— Je ne suis pas Rose-des-Eaux, je suis Alona.

— Que veux-tu ?

— Être ton amie..., ta sœur. »

Luern regarde l'enfant aux cheveux d'or; — ses lèvres sont pâles, ses yeux brillent. — Il regarde l'enfant aux cheveux d'or et dit d'une voix rude : « La violette n'est pas l'amie du sapin, la colombe n'est pas la sœur du tiercelet. »

ALONA chancelle et Luern sanglote : « Le sapin aime le doux parfum de la violette ; mais son tronc est trop dur pour se ployer jusqu'à l'herbe. Voilà pourquoi il soupire si tristement. — Le tiercelet voudrait caresser les plumes de la colombe, mais il a des serres aiguës, sa caresse est une blessure, et, lorsqu'il voit le sang couler, il devient cruel... lâche... fou. »

LUERN a rêvé sous le soleil du Sahara; ses mains tremblent, ses yeux brillent.

ALONA s'accoude sur la table, ses cheveux dénoués la cachent tout entière, elle dit :

« *Près du fleuve au lit d'argile, près du fleuve tiède qui ensanglante les roseaux, dans un épais fourré de lilas et de lianes, une panthère fauve lèche son ventre blanc.*

« *Un frisson arque ses reins, une vague lueur*

s'allume dans ses yeux, elle se lève, et, les pattes tendues, le mufle sur l'herbe, elle miaule. Un rugissement rauque roule sur les flots roux, une ombre passe, deux éclairs brillent; la panthère se dresse, et, folle d'amour, déchire, à coups de griffes, les flancs maigres de son bien-aimé. »

LUERN est pâle, Alona est accoudée sur la table, ses cheveux la cachent tout entière, elle dit :

« *Lorsque la lune argentait le sable, nous courions en rond dans le désert; lorsque le soleil faisait fumer les rochers, nous dormions sous les lilas, et lorsque les buffles allaient à l'Euphrate, nous abattions le plus fort et nous buvions, à longs traits, dans sa gorge ouverte.* »

ALONA bondit et ses lèvres touchent les lèvres de Luern....

LUERN caresse les cheveux couleur d'or, et Alona, la poitrine haletante, dit : « La

femme de granit a porté mon âme dans les pays pleins de fleurs et de soleil, où elle portait ton âme d'enfant. Elle a soulevé devant moi le voile du passé.

« J'ai vu la mer aux vagues flamboyantes, qui battait le rocher où, cristaux immobiles, nous nous aimions. J'ai vu la forêt où tu étais un chêne, où j'étais une clématite. J'ai vu les jungles où nous étions deux panthères. J'ai vu les cavernes d'Élora que tu as creusées pour moi. Nous sommes les deux moitiés d'une âme éternelle..... »

Un soleil couleur de rubis brille sur l'étoile verte, et les Gaëls sont réunis sur la plage que baigne l'Océan aux vagues vivantes.

Ils sont là, ceux qui ont combattu bravement, ceux qui ont aimé, ceux qui ont cherché. Ils sont là avec leurs corps, beaux comme des aurores, forts comme des tempêtes, légers comme des brouillards, clairs comme des fontaines. Le guerrier caresse son cheval, le barde fait vibrer

sa harpe, le prêtre chante le vrai nom du Créateur, et les couples, comme des mouettes blanches, passent sur le ciel bleu.

Un vieillard est sur un tertre de gazon. Sa barbe est grise; mais ses yeux flamboient, mais sa taille est droite. Ce vieillard est le gland qu'a semé le Créateur; ce vieillard est le chêne dont les rameaux couvrent la terre; ce vieillard a vu la face du *Puissant*. A ses pieds sont assis un prêtre et un guerrier; entre eux d'eux il y a une place vide.

Le patriarche regarde la lande, il regarde l'Océan, il prête l'oreille et il dit : « Pourquoi n'entends-je pas résonner la harpe du barde? L'homme ne doit sortir du cercle où l'on ne meurt plus que pour instruire ou pour aimer. Lorsqu'on aime une femme, on chante; lorsqu'on aime un peuple, on chante. »

Alors une voix plus vibrante que la voix de l'alouette monte de la terre; cette voix dit : « Les bardes doivent chercher comme des hommes, pleurer comme des hommes, avant de dire les secrets des cieux. »

Le croissant de la lune, mince comme une faucille, tourne ses pointes vers l'Orient. Les larmes ne tombent plus des yeux de la statue dans les coquilles de granit.

Les feuilles sont immobiles, l'engoulevent vole sans bruit, la chouette silencieuse met la tête hors de son trou, et le chien de garde, couché devant sa niche, remue lentement la queue. La statue descend de son piédestal.

Les violettes ouvrent dans l'herbe leurs grands yeux; les narcisses, pour mieux voir, se dressent sur leurs tiges; une rose amoureuse d'un ver luisant appelle ses sœurs endormies, et les clochettes des jacinthes disent aux étoiles du jasmin : « Regardez la statue qui marche dans l'allée, le long de la charmille, les vieux charmes la saluent et les couleuvres du canal lui font des bracelets de topazes et de saphirs. »

Luern, la tête sur le cœur d'Alona, dit : « Ma gentille mésange, quand bâtirons-nous notre nid? »

La statue s'arrête devant eux. Un diadème d'épis retient les lourdes tresses de ses cheveux cendrés, une ceinture de pampres serre sa robe verte, semée de roseaux d'or, et sur son front brille une étoile. Elle met la main d'Alona dans la main de Luern, sourit et disparaît.

Les merles sifflent dans le lierre : « La Gaule a repris sa robe de fée, sa robe claire du passé. »

Les arbres, les rochers et les fleurs chantent une symphonie sublime, et une grande voix crie dans les ténèbres : « Gardienne de ma race, tu es belle dans ta robe de fée. Ame de la Gaule, rends à mon fils la harpe d'érable, et le chêne foudroyé reverdira, et l'épée d'Arthur flamboiera au soleil. »

La voix plus douce que la voix de l'alouette répond : « Les bardes doivent pleurer comme des hommes avant de dire à la terre les secrets des cieux; mais j'ai déjà tendu les cordes de la harpe d'érable. »

La voix plus douce que la voix de l'alouette monte jusqu'à l'étoile verte, et le patriarche dit au prêtre : « Tu rendras à la Gaule la faucille d'or, » et il dit au guerrier : « Tu rendras à la Gaule l'épée d'Arthur. »

La statue de granit n'est plus sur son piédestal, elle est brisée au fond du bassin.

SYMPHONIE

II

ALONA

I

Ils écoutaient chanter le rossignol. « Parlons du passé, dit Alona, du grand et poétique passé. Le potier cisela pour sa reine les roches d'Élora. Je veux que mon amour allume dans ta main un flambeau qui éclaire le monde.

— Nous aurons pour lit de noces la forêt verte. Le plus habile ciseleur ne peut faire une feuille d'arbre, et le bruit du plus beau poëme monte moins haut, dans le ciel, que le bruit d'un baiser. »

Luern regarde dans le bassin rond les débris de la statue. Il dit : « Lorsqu'une âme animait ces yeux de granit, j'y lisais de longs poëmes ; mainténant les yeux sont éteints et mon cerveau n'est plus qu'une glace trouble sur laquelle se reflètent, pâles, les images qu'évoque Alona. — Douce amie de mon enfance, s'il est vrai que j'ai creusé les grottes d'Élora, dissipe les ténèbres qui cachent mon cœur à celle que j'aime. »

Une voix parla à l'âme de Luern.

La lune tremble sur le ciel, comme une plume de cygne sur un étang des bois ; Luern presse entre les siennes les mains d'Alona et il dit :

Les Gaëls marchèrent un hiver et deux étés avant d'arriver à la mer qui n'a qu'un rivage ; alors la terre étant à Boun, il voulut la donner à sa fiancée, et les chefs furent conviés à son repas de noce.

Lorsque les coupes furent vides, la foule cria : « Que la fiancée soit toujours reine! »

« Boun regarda la fiancée. Il la regarda une fois, puis il sourit; il la regarda une seconde fois, puis il pâlit. « Il faut que tu saches, hirondelle, lui dit-il tout bas, que ton ami est le plus fort. » Il tira son épée, les convives tirèrent les leurs, et il les abattit comme un bûcheron abat des aulnes.

Les convives étaient les hommes de Boun; mais le chef voulait être sûr que personne ne pourrait lui prendre sa fiancée, que personne ne pourrait faire pleurer son hirondelle.

Lorsque l'épée fut essuyée, la foule cria : « Boun, il faut si peu de chose, sais-tu? pour faire pleurer une hirondelle; un nuage qui passe, un éclair qui brille, un vent qui souffle. »

Boun regarda la fiancée. Il la regarda une fois, puis il sourit; il la regarda une seconde fois, puis il pâlit. « Il faut que tu saches, hirondelle, lui dit-il tout bas, que tu ne sentiras jamais le poids de la tempête. » Il sella son cheval gris. Des nuages couraient dans le ciel, des éclairs brillaient, le vent glacé soufflait; il fit asseoir la fiancée sur la crinière du cheval. Il marcha vers le nord, puis vers le midi; il marcha vers sa droite, puis vers sa gauche,

et lorsque le cheval tomba mort, pas une goutte de pluie n'avait touché le front de la fiancée, pas un souffle de vent n'avait dénoué ses cheveux, pas un éclair ne l'avait éblouie.

Boun aimait son étalon gris; mais il voulait être sûr que sa poitrine fût assez large, que son bras fût assez fort pour empêcher la pluie de mouiller sa fiancée, pour empêcher le vent d'emporter son hirondelle.

Les coupes étaient pleines et la foule cria : « Boun a vaincu la tempête; mais la mort le vaincra! Lorsque la mort touchera Boun, qui viendra consoler son hirondelle? »

Boun regarda la fiancée. Il la regarda une fois, puis il sourit; il la regarda une seconde fois, puis il pâlit. « Il faut qu'ils sachent, hirondelle, lui dit-il tout bas, que la mort ne touche pas l'âme des Gaëls. Il faut qu'ils sachent ce que tu sais. »

Le sang jaillit de la poitrine du chef, et il dit à la foule : « Fils du soleil, la mort ne touche pas à l'âme des Gaëls. Lorsque leurs corps sont usés, leurs âmes les quittent et vont grandir dans d'autres corps plus forts et plus beaux. Le jour où la mort vous appellera, soyez sans crainte et sans regrets. »

« *La fiancée posa, sur la poitrine rouge, sa couronne d'églantines.* »

La lune tremble, sur le ciel, comme une plume de cygne sur un étang des bois; Alona se lève, frémissante, et elle dit : « J'entends pleurer la grande armée. — J'entends les bardes chanter le chant de mort. — J'entends le bruit que font les pierres en s'amoncelant sur le corps du chef; mais un épais nuage est devant mes yeux. »

Luern presse, entre les siennes, les mains d'Alona, et il dit : « L'âme de la terre où poussent les chênes a parlé sur tes lèvres.

— Ce nuage m'écrase. — La druidesse est morte, je ne suis plus qu'une femme. »

Luern soupire : « Nous nous aimions sur les plaines du ciel, où les jours de la terre ne sont que des heures, lorsqu'un cri monta jusqu'à nous; — l'alouette se débattait sous les serres de l'aigle, — tu me dis : « Ce peuple est ton « peuple, nous ne devons pas être heureux tant

« qu'il ne sera pas libre. Arrête ton char de « nuages. »

« Alors une voix parla dans le bleu sans fond. Cette voix disait : « Si tu arrêtes ton char au « milieu du chemin, tu auras sur les mains tout « le sang répandu, tu auras dans le cœur toutes « les larmes versées. »

« J'arrêtai mon char de soldat, mon char de roi, et nos âmes s'incarnèrent dans les corps de deux enfants. On m'appela Kenrick, et je fus un barde; on t'appela Moïna, et tu fus une druidesse.

— Si tu as été un barde, chante.

— Je suis las; laisse-moi dormir à tes pieds. »

II

LUERN regarde dans son cœur, et il fait ce poëme pour sa bien-aimée

I

Les Arvernes sont assis à la table de Vercingétorix; Kenrik le barde se lève. . . . . . .

KENRIK.

O toi qui depuis si longtemps ne dis que des chants de mort, éveille-toi, harpe endormie! Et toi, père des Gaëls, toi qui dors là-bas où le soleil se lève, écarte devant moi le voile du passé!

Sous un ciel toujours bleu, aux nuits semées d'étoiles, comme un lac limpide dans un vallon fleuri, nos ancêtres vivaient. Mais, un jour, le vent d'orage gonfla les flots profonds, le lac brisa ses digues : les enfants de l'aurore marchèrent vers la nuit.

Ils marchèrent longtemps, sans jamais regarder en arrière, sans se détourner devant rien.

Temps, où est ta source? entre quels rivages as-tu coulé? Je ne vois sur tes vagues qu'une pâle lueur, plus pâle que celle de la lune quand le brouillard paresseux laisse traîner son manteau gris.

Harpe endormie, éveille-toi ; que tes accords m'éclairent!

Et toi, grand chef des cent têtes, dernier rameau de l'arbre à l'ombre duquel tant de braves ont vécu, écoute ce qu'ont fait tes pères. Fils de Celtill, au cou blanc comme la neige que nul pied n'a foulée, au bras fort comme le frêne de vingt ans, au cœur large comme la vallée où l'Allier se chauffe au soleil, fils de Celtill, écoute ce qu'ont fait tes pères.

Lorsque les cavaliers aux boucliers blancs brillèrent sur la Gaule, comme l'écume à la crête des vagues, ils se brisèrent aux pieds des montagnes

Arvernes. Leur flot tumultueux battit nos rochers noirs; mais le rocher ne trembla pas, et les Kimris invincibles reculèrent devant les Arvernes.

L'épervier veut vivre seul, il veut avoir, sans partage, un grand morceau du ciel. Un de tes pères, voyant tourbillonner les corbeaux, s'envola. Une foule le suivit.

Sur les bords de la mer bleue; dans le golfe arrondi où se jette le fleuve rapide, il rencontra une étrangère. Elle pleurait; ses joues avaient la couleur du miel, ses lèvres en avaient le parfum. « O toi qui viens de loin, lui dit-elle, toi qui vas loin, protége celle qui a quitté, pour la Gaule, le pays de la pourpre. »

Ton père tira son épée et dit aux ennemis de Phocée l'étrangère : « Malheur à qui la touchera! » Son épée était si lourde, que tous s'enfuirent; elle était si longue, que, lui parti, nul n'osa revenir. — — Il avait franchi les montagnes de glace.

Un jour, longtemps, longtemps après, Rome voulut braver les Gaulois. Les Gaulois écrasèrent, dans leurs bras nus, les soldats de Rome.

Fils des vainqueurs, vous êtes forts comme vos pères; vous écraserez, comme eux, les cuirasses d'airain. Vercingétorix! le coq chante, lève ta hache et partons . . . . . .
. . . . . .

Pendant qu'il chantait, Kenrik regardait Moïna, la druidesse aux cheveux d'or.

2

Kenrik a chanté la victoire; mais les regards de la druidesse ont bu son cœur, comme les regards du soleil boivent, en été, l'eau des étangs. Il chante sa tristesse. . . . . . .

KENRIK.

J'ai lu, sur les feuilles du chêne, des vers plus vieux que l'écorce du chêne; j'ai lu, sur les feuilles du bouleau, des vers plus brillants que l'écorce du bouleau; j'ai lu, sur les feuilles de l'aubépine, une histoire d'amour.

Cette histoire est écrite aussi sur le cou des cygnes, sur le sabot des chevaux, sur la lame des épées, parce que cette histoire est vieille comme le monde. Écoutez :

Un jour le soleil brillait sur la colline où les abeilles vont chercher leur miel, une femme belle comme une bataille s'assit sur un rocher. Elle avait une harpe sonore, une harpe d'ivoire, une harpe d'Orient.

Elle laissa tomber sa tunique, dénoua ses cheveux et s'assit sur le rocher. Elle était belle comme la vague écumeuse, comme la nuée d'orage, comme la neige tachée de sang.

Elle chanta : Tais-toi, rossignol; mon front brille comme le jour! Alouette, tais-toi; mes yeux sont profonds comme la nuit! Vents, taisez-vous;

ma voix vibre comme l'airain! Torrents, arrêtez-vous, mes doigts sont forts comme le bronze. »

Pour l'écouter, le rossignol ne chanta plus sur le saule; l'alouette ne chanta plus sur son nid; le vent ne chanta plus dans les branches du mélèze; le torrent ne chanta plus sous le cresson.

Un épervier planait en criant. La vierge, belle comme la flamme qui brûle les moissons mûres, dit à l'épervier : « *Tais-toi.* » *L'oiseau sauvage plana plus haut, cria plus fort.*

Alors elle chanta ce que disent les forêts quand la foudre les sillonne; ce que disent les prairies quand le taureau furieux les déchire à coups de cornes; ce que disent les falaises quand la vague les soufflette.

L'épervier planait en criant. De jeunes hommes s'approchèrent. La vierge aux dents blanches sourit, et la harpe sonore soupira comme la bruyère lorsque le vent d'orage se glisse, caressant, dans les fleurs qui se fanent.

Un homme sortit de l'allée des tombeaux. Il

regarda le soleil et l'herbe, le ruisseau et la forêt, le glacier et la plaine, puis il tira son épée et s'arracha le cœur.

Il arracha son cœur, le mit dans sa main et dit : « Fier oiseau des nuages, épervier aux ailes puissantes, prends mon cœur et porte-le dans les rayons du soleil. »

L'épervier monta si haut, que le cœur palpitant s'enflamma dans les rayons du soleil. Il brûla lentement, et lentement les cendres tombèrent sur la harpe sonore. . . . . .

. . . . . .

Kenrik chante sa tristesse. Il a donné son cœur à la druidesse blonde; mais la cornemuse appelle aux armes le clan de Vercingétorix, et il descend de la montagne.

3

Kenrik pleure au bord de l'Océan; César a fait tuer Vercingétorix. . . . . .

LES VAGUES

Le sable est doux.

KENRIK.

Pleurez, bruyères de l'Arvernie! pleurez, ajoncs de la Bretagne! Le cœur de la Gaule ne bat plus, Vercingétorix est mort.

LES ROCHERS.

Vagues, nous avons soif! venez! venez!

KENRIK.

Un roi ne doit pas s'asseoir seul au festin de là-haut. Adieu, bruyère des monts Dores où bourdonnent les abeilles! adieu, landes aimées du barde proscrit!

LES VAGUES.

Le sable est doux! doux! doux!

LA HARPE.

Vagues, fermez vos lèvres d'émeraude; je vais chanter. Éveillez-vous, échos des rochers; je vais chanter. Barde, je veux chanter.

LES VAGUES.

Nous sommes la harpe de l'Inconnu; notre voix couvre la voix des hommes.

LA HARPE.

Barde?

KENRIK.

Tais-toi!

LA HARPE.

Ses yeux sont plus noirs que les cerises des bois, ses cheveux ont la couleur des fougères à l'automne. Ses bras sont roses comme l'écume du ruisseau, et sa gorge ressemble au nuage nacré qu'empourprent les feux du soir . . . . . .

LES ROCHERS.

Les vagues sont immobiles. Pourquoi?

LA HARPE.

Ses pieds sont légers comme ceux de la chevrette, ses lèvres sont . . . . . .

KENRIK.

Vent, brise ces cordes! Torrent, emporte ce bois! Feu du ciel, frappe le barde!

LES ROCHERS.

Lorsque la harpe vibre, nos âmes endormies se réveillent, le soleil entre dans nos fronts glacés, le vent tiède gonfle nos veines de granit. Chante, harpe du barde!

LA HARPE.

Souffles, qui venez de la lande où fleurissent les ajoncs, souffles, qui caressez les branches des vieux chênes, souffles embaumés, faites vibrer mes cordes.

. . . . . .

KENRIK.

Tais-toi! l'alouette ne chante pas en cage.

LA HARPE.

L'alouette n'est pas en cage. On ne peut mettre en cage l'alouette des Gaulois. — Alouette, touche mes cordes du bout de l'aile que l'on croit brisée, et le vainqueur tremblera dans sa toge sanglante. — Puisque le barde veut se taire, chantez seules, cordes de bronze! chantez seules, cordes d'or!

LES VAGUES.

Sœurs qui venez du large, glissez sans bruit.

LES CORDES D'OR.

Les Gaëls ont des yeux clairs et des poitrines larges. Les Gaëls sont les fils du soleil. Leurs femmes ont des bras si doux et des lèvres si fraîches, que les nuages sont jaloux des fils du soleil.

KENRIK.

Ma douleur est comme une grande plaine, mon âme s'est fatiguée en voulant la traverser.

LES CORBEAUX.

Kenrik ne nous appelle pas. Pourquoi Kenrik est-il triste?

LES CORDES D'OR.

Vercingétorix est mort.

LES CORBEAUX.

Est-ce vrai?

LES CORDES DE BRONZE.

C'est vrai.

KENRIK.

Adieu, corbeaux aux grandes ailes, mon âme va quitter son corps. Vous avez encore sur vos plumes la rosée des bois; accompagnez mon âme au milieu des nuages.

LES CORBEAUX.

Une barque vient sur la mer.

KENRIK.

Il n'y a plus d'hommes pour amonceler du gazon sur ma tombe; vagues, portez mon corps dans une caverne où entreront les rayons du couchant.

LES CORBEAUX.

Une femme est dans la barque.

LES VAGUES.

Druidesse, ne pose pas le pied dans notre écume; nous pousserons la barque sur le sable.

KENRIK.

Soleil, prends mon âme dans tes bras de feu!

LES ROCHERS.

Druidesse, dis au barde de chanter; dès qu'il chante, nos âmes endormies se réveillent, le soleil entre dans nos fronts glacés, et le vent tiède gonfle nos veines de pierres.

MOÏNA.

Kenrik!

KENRIK.

Les corbeaux vont emporter mon âme.

MOÏNA.

Je t'aime. . . . . . .

. . . . . .

La druidesse dit au barde : « *Laissons nos corps sur la terre; nous en trouverons d'autres sur les plaines du ciel. Viens, âme de Boun, notre peuple sera libre.* »

4

Deux nuages passaient, chassés par le vent d'ouest; l'un était gris, l'autre était blanc; la druidesse leur parla :

« Nuage gris, dit-elle, tu seras le cheval du barde des tempêtes. Nuage blanc, tu seras le cheval de la vierge des batailles, de la Walkyrie aux ailes sanglantes. »

Les deux nuages se changèrent en étalons et les derniers rayons du soleil couchant firent un corps aux deux âmes.

Te souviens-tu, Alona? Mon corps ressemblait à celui d'un barde et ma harpe avait les vents pour cordes. Le tien ressemblait à celui d'une vierge; mais deux ailes rouges frémissaient sur tes épaules nues.

Les étalons nous emportèrent au-dessus du Rhin aux flots verts, du Danube aux flots pâles, du grand fleuve aux flots roux; ils nous emportèrent au-dessus d'une région glacée où des nations erraient.

Alors, tu me dis : « Chante, à ces peuples qui ne voient le soleil qu'un instant, lorsque ses chevaux s'élancent fumeux du palais de la nuit, chante les splendeurs du couchant. Chante, à ces peuples qui n'ont que des prairies raboteuses, les enivrants parfums des prairies du couchant. Chante, à ces peuples qui n'ont que du fer, les palais d'or du couchant. »

Je chantai, et tous ces peuples réunirent leurs troupeaux, et, tous à la fois, ils marchèrent vers l'ouest. Alors tu me dis : « Retourne sur la terre des chênes et empêche les fils d'oublier la langue de leurs pères. »

Te souviens-tu de nos adieux, Alona? . . . .

. . . . . .

La Walkyrie est dans la plaine bornée par quatre fleuves; son étalon piaffe, ses grandes ailes sont ouvertes.

Elle entend un bruit sourd, et elle voit, sur la plaine fauve, des raies noires qui s'écartent comme les plumes de la queue du paon.

Lorsque le soleil se coucha, les chefs qui marchaient à la tête des peuples avaient franchi le fleuve; ils s'arrêtèrent devant la Walkyrie.

Ils formaient, à eux seuls, un croissant si large qu'un cheval au galop n'aurait pu, dans un jour, aller d'une pointe à l'autre. Derrière eux, les peuples s'écartaient comme les plumes de la queue du paon.

Chaque chef regarda le chef qui était près de lui. Ils se parlèrent; mais ils ne se comprirent pas. Alors la Walkyrie parla :

« Rois, asseyez-vous, leur dit-elle, et mangez ensemble. Je suis la vierge des batailles; je vous guiderai vers le couchant, où le soleil flamboie, où les prairies sont parfumées, où les palais sont d'or. »

Les guerriers poussèrent un cri de joie en agitant leurs armes, puis ils s'assirent les uns près des autres. Ce fut un beau festin.

Le lendemain ils marchaient tous vers l'ouest, et ils ne s'arrêtèrent qu'au milieu du Forum.

Nos âmes sont les deux moitiés d'une âme éternelle, dit Alona; rien n'a pu les séparer dans le passé, rien ne les séparera dans l'avenir. Et pourtant je sens, entre nous deux, quelque chose qui empêche nos âmes de se fondre dans un baiser. Lorsque nous errions sur la mer du commencement, nous nous sommes réunis dans

le même cristal; lorsque nous flottions dans la séve d'une clématite et d'un chêne, nous nous sommes reconnus; lorsque, âmes sans volonté, nous animions le corps de deux panthères, nous nous sommes unis; mais depuis que nous avons des corps humains, nous nous poursuivons sans pouvoir nous atteindre. Pourquoi? oh! dis-moi pourquoi, si tu le sais, dis-moi pourquoi je ne suis pas une femme comme les autres femmes?

— Nous nous sommes aimés dans mon char de nuages.

— Je ne suis pas une femme, je suis une Walkyrie... J'ai soif... toujours soif... »

Elle pousse un sanglot et s'enfuit. Luern soupire :

« Elle est toujours Moïna, et moi je ne suis plus Kenrik. Elle est toujours la druidesse, et moi je ne suis plus rien; mon épée ploie comme un brin de chaume, et le chant d'un grillon couvre ma voix. Où est la hache de pierre qui ouvrit aux Gaëls les forêts du couchant? où est la harpe d'érable qui fit trembler César? où est mon char de brouillard? où est mon cheval de nuages? J'ai été soldat, j'ai été poëte, et je ne

suis plus rien. Qu'ai-je fait, pour que mon âme rampe sur la terre, au-dessus de laquelle elle a plané ? »

Lorsque le Puissant créa la vie, il dit aux âmes, toutes égales, qui frissonnaient sous son regard : « Vous oublierez ce que vous savez ; mais vous le rapprendrez en luttant, et, pour récompense, vous aurez une individualité éternelle. » Il dit, et les flammes ne furent plus que de pâles étincelles que son souffle dispersa dans l'immensité.

Lorsque ces étincelles animèrent des corps humains, elles se groupèrent peu à peu, les plus brillantes allant avec les plus brillantes. Alors le Puissant dit : « Les hommes doivent s'aimer les uns les autres. Ils sont les bourgeons de la même racine, ils doivent s'aimer comme s'aiment les feuilles d'un même arbre ; mais l'arbre a des

branches dont les unes regardent en bas et les autres en haut : donnons à chacune une direction et une volonté. »

Il dit, et les âmes des nations se dressèrent radieuses devant lui. Dans leurs langues diverses il n'y avait de commun que le nom du Créateur.

A chacune il se montra sous une de ses faces et il dit : « Allez, veillez sur les races humaines, soutenez-les dans leurs luttes ; lorsque vous vous comprendrez, l'heure promise sonnera, la victoire sera gagnée. »

L'âme des Gaëls brillait, au milieu de ces âmes, comme l'étoile du couchant brille au milieu des étoiles.

SAINT-JEAN ! Saint-Jean ! Au feu de Saint-Jean apportez des fagots de genêts et de buis pour chasser le démon. »

Le feu s'éteint sur le plateau de la Madeleine, et la chanson des montagnards se perd dans le fond des vallées.

Alors une grande voix retentit dans les ténèbres. Cette voix dit : « Tu es belle sous ta couronne de pampres et de glaïeuls, blonde gardienne de ma race. L'épée de mes fils va sortir brillante du fourreau; la harpe des Gaëls va chanter; tu as repris ta robe de fée, ta robe claire du passé. »

La grande voix qui parle dans les ténèbres est la voix du patriarche qui a vu la face du Puissant; elle vient de l'île verte de l'océan des cieux.

L'être lumineux couronné de glaïeuls et de pampres qui marche, sans les ployer, sur la cime des genêts, est l'âme à qui le Créateur a appris la langue des Gaëls. Elle répond : « Lorsque le Maître a voulu que le vent qui féconde les palmiers vînt dorer les feuilles du chêne, j'ai enchaîné sous les menhirs les sylphes gaulois; j'ai enfermé dans l'allée des

dolmens les fées gauloises, et je me suis caché dans le front d'une statue de granit.

« Le vent ne souffle plus de l'orient, il souffle du couchant; éveillez-vous, blondes fées! sylphes aux ailes lumineuses, éveillez-vous! »

Le feu de Saint-Jean s'éteint sur le plateau de la Madeleine, et un nuage tourbillonne sur la bruyère, un nuage d'ailes veloutées, d'écharpes lumineuses, de jambes roses, d'épaules nues. Ce nuage a la forme d'un cône, il tourbillonne sur sa pointe, et, à chaque tour, un couple roule de l'essaim, comme une graine trop mûre d'une grappe vermeille.

Les fées chantent en tournant sur l'herbe qui s'argente :

Quand la lune se lève,
Nous dansons sur les prés
Diaprés!
Quand l'aurore relève
Sa robe de saphir,
Le zéphyr

Nous berce sur ses ailes,
Étincelles,
Dans les chemins couverts
Des bois verts!

Les sylphes chantent en voltigeant sur l'herbe qui s'argente :

Fleurissez, violettes,
L'herbe des sentiers!
Ouvrez vos cassolettes,
Rameaux des églantiers!

Alors une grande voix retentit dans les ténèbres. Cette voix dit : « Où est le premier-né de mes fils? Où est le chef aux longs cheveux? Pourquoi, s'il veut rester muet, a-t-il quitté sa place entre la prière et l'épée? Pourquoi, s'il ne veut pas guider les Gaëls sur la route qui monte, déchire-t-il aux ronces de la terre les pieds couleur d'écume de la fille de l'aurore? »

L'âme de la Gaule répond : « Les hommes n'entendent que la voix des hommes. Boun est un homme maintenant; quand il aura pleuré, il dira à la terre les secrets des cieux. »

Le feu de Saint-Jean s'éteint sur le plateau de la Madeleine, la chanson des montagnards se perd dans le fond des vallées, et Alona soupire en peignant ses cheveux : « Je ne suis pas une femme, je suis une Walkyrie!..... J'ai soif, toujours soif! »

III

Luern est assis sur l'herbe; Alona, debout, regarde le ciel.

UNE VOIX DOUCE.

Le ciel est bleu, les bourgeons du chêne s'ouvrent.

LE RUISSEAU.

Je suis amoureux, cailloux, d'un iris glauque; chantez, cailloux bleus! chantez, cailloux roses! et ma bien-aimée tournera, vers vous, ses grands yeux d'azur, aux fins sourcils d'or.

LUERN.

Je suis las, ma bien-aimée; je voudrais m'arrêter un moment. Ma tête est lourde, mes genoux tremblent; laisse-moi dormir à tes pieds. Lorsqu'ils se crispent sous mes lèvres, ces pieds couleur d'écume, mon cœur bondit comme

un chevreau, ma tête chante comme un oiseau, et mon âme ouvre ses ailes.

ALONA.

Si j'étais ce brouillard qui flotte sur les peupliers, le soleil me boirait.

LUERN.

Je suis las, ma bien-aimée; laisse-moi relire à genoux, les yeux dans tes yeux, le poëme sans fin, le poëme de notre amour. Tu souris? Souris, bien-aimée; ton sourire est doux comme le baiser de la vague, et tes lèvres sont plus douces. . . .

ALONA.

Dans le désert sans fleurs, dans le désert sans eau, le sphinx sourit. Sa tête domine la plaine, et il sourit parce que les grands aigles ne peuvent pas monter jusqu'à son front, parce que les grands lions brisent leurs ongles sur sa poitrine nue. Le sphinx sourit parce qu'il est plus fort que le vent du désert, parce qu'il sait plus de choses que n'en savent les flots du Nil.

Apporte-moi, les ailes liées, le vent qui soulève le sable; dis-moi ce que les étoiles écrivent sur les feuilles du lotus.

LUERN.

Je suis las, ma bien-aimée.

ALONA.

Le sphinx sourit lorsque les grands aigles tombent sur le sable, les ailes ouvertes, il sourit parce qu'il n'est jamais las.

Le sphinx sourit lorsque les grands lions se traînent en rugissant sur leurs pattes saignantes, il sourit parce qu'il n'a jamais frissonné, ni devant une menace, ni sous un baiser.

LUERN.

Te souviens-tu de la nuit où nous avons, sous les saules, écouté le rossignol? . . . . . .

. . . . . .

Luern est seul.

UNE VOIX DOUCE.

L'HERBE est verte, le ciel est bleu, les bourgeons du chêne s'ouvrent.

LUERN.

Je l'aimais comme le ramier aime sa co-

lombe, comme le loup aime sa louve, comme le brouillard aime les prés. . . . . .

. . . . . .

Luern pleure; la foule vient.

LA FOULE.

L'AMOUR est une fleur qui s'ouvre le soir et le matin se fane.

LUERN.

L'amour est une flamme que le vent n'éteint pas. L'amour est une source que le soleil ne tarit pas.

LA FOULE.

Venge-toi.

LUERN.

Je l'aime!

LA FOULE.

Oublie.

LUERN.

Je suis de ceux qui n'oublient rien.

LA FOULE.

Meurs.

LUERN.

Si je mourais, qui l'aimerait comme je l'aime!

Fier symbole de l'amour éternel, de l'amour fort et pur que rêvent les Gaëls, épervier sauvage, veux-tu prendre mon cœur et le brûler dans les rayons du soleil?

L'ÉPERVIER.

Donne-le-moi. . . . . .

. . . . . .

Luern pleure; la foule passe.

LA FOULE.

QUEL est ce fou qui pleure, la poitrine saignante?

LUERN.

Ne fouille plus la terre de ton sabot impatient, El Biod, mon beau cheval! nous allons retourner où la plaine est large, où le sable est fin. Nous suivrons les lévriers fauves dans les taillis de lentisques, nous suivrons les faucons sur la colline blanche où sommeillent les gazelles, nous reverrons les lauriers roses, nous

reverrons les grands palmiers, et nous entendrons encore ce que disent les balles, lorsque les burnous bleus flottent au vent du désert.

UNE JEUNE FILLE.

Ne l'approchons pas, sa poitrine saigne; il tacherait nos robes blanches.

LUERN.

Je n'aimerai plus.

UN VIEILLARD.

Jeune homme, pourquoi es-tu triste? Pourquoi erres-tu, seul, sous les sureaux? Laisse pleurer les niais, ris; les femmes sont belles.

LUERN.

Je n'aimerai plus.

LE VIEILLARD.

Tu es un lâche ou un sot.

LUERN.

Eh bien! j'aurai une maîtresse, une maîtresse si belle, que tous en seront jaloux. Statue au doux sourire, ange au front étoilé, tu seras ma maîtresse. . . . . .

. . . . . .

Luern selle son cheval; Alona s'avance à pas lents.

ALONA.

Le vent tiède m'engourdit..... Je ne peux plus penser..... Mes genoux fléchissent; je voudrais m'appuyer sur un bras.

LUERN.

El Biod! secoue ta crinière argentée; nous allons où sifflent les balles.

ALONA.

Luern?

LUERN.

Ma main peut encore soulever la hache de Boun; je veux mourir comme un homme, au soleil. Adieu, je préparerai dans l'île verte notre lit de noces.

ALONA.

Il ne m'a jamais aimée.

LUERN.

Que des fleurs poussent où tomberont les cendres de mon cœur. . . . . .

. . . . . .

Alona s'éloigne; Luern, le pied dans l'étrier, pleure en la regardant.

LUERN.

Ou aller?.... Là-bas? J'ai déjà trop de sang sur les mains. J'ai sommeil.

UNE VOIX DOUCE.

L'herbe est verte, le ciel est bleu! Le printemps sème sur mon sein des pâquerettes blanches. L'herbe est verte, le ciel est bleu! sur mon front les pommiers neigent.

Neigez, branches du pommier; neigez, rameaux de l'aubépine, neigez, neigez sur mes cheveux.

LE GRILLON.

Cri-cri, cri-cri, les feuilles poussent!

LA VOIX DOUCE.

L'herbe est verte, le ciel est bleu, le soleil a sur mes cils émietté ses rayons d'or, et le sylphe du printemps, sur mes lèvres, a brûlé le doux encens des futaies.

Neigez, branches du pommier; neigez, rameaux de l'aubépine, neigez sur mes cheveux

blonds; un barde inspiré va chanter ma jeunesse, va chanter ma beauté.

L'herbe est verte, le ciel est bleu! Chante, chante, poëte! Je suis la vierge aux yeux d'azur, la vierge aux lèvres fraîches; je suis la reine du couchant.

LUERN.

Tu es la voix qui parlait à mon âme dans mes rêves d'enfant.

LA VOIX DOUCE.

Tu pleures? Ta poitrine saigne? Viens; mes lèvres sécheront tes larmes et ma main fermera ta blessure ouverte.

Viens; j'ai une fraîche guirlande de glaïeuls et de pervenches; nous irons dans les roseaux, sous les saules, sous les trembles, écouter ce que dit le flot aux branches caressantes.

Viens à l'ombre du rocher, entre le chêne foudroyé et l'aubépine en fleurs; je te chanterai les beaux vers du passé. J'ai repris ma robe de fée.

LA FOULE.

Quel est ce fou qui parle aux arbres et aux rochers? . . . . . .

. . . . . .

Alona entend la voix et elle s'arrête.

LA VOIX DOUCE.

Dors, et si au réveil ta blessure n'est pas fermée, il n'en coulera qu'un sang rouge, qu'un sang pur. Les Gaëls doivent mourir le sourire aux lèvres.

LUERN.

Les enfants des hommes ont besoin d'un clair regard, quand il leur faut combattre bravement.

UNE VOIX D'EN HAUT.

Le bourgeon du chêne s'ouvre.

LUERN.

L'herbe est verte, le ciel est bleu comme le soir où, tous les deux, nous écoutions, sous les saules, la chanson du rossignol. L'air était, comme ce soir, plein de parfums et de bruits vagues — de bruits de grands baisers, de parfums de séves nouvelles; — elle me regardait, et moi, je prenais ses yeux pour deux étoiles.

LA VOIX DOUCE.

Les femmes sont des fleurs, et l'ange du printemps, à leurs cœurs, le matin, comme aux calices des iris, donne une goutte de rosée. Tant que le soleil n'a pas bu la larme tombée du ciel, l'iris n'aime que l'azur, la femme n'aime que le rêve; mais quand le couchant rougit, l'iris altéré ouvre ses lèvres, et la femme fatiguée cherche, pour se reposer, un cœur large et des bras forts.

ALONA.

Luern, te souviens-tu de nos longs baisers dans la pourpre du couchant, quand le vent poussait, sur les plaines du ciel, ton char de nuages?

LUERN.

Malheur à ceux qui chantent; on les oublie! malheur à ceux dont le cœur est large; on les tue!

LA VOIX DOUCE.

Tais-toi, mon barde; tu parles comme la foule.

LUERN

Mon cœur a brûlé dans les serres de l'éper-

vier; le vent me roulera comme une feuille sèche.

Alouette, lorsque tu t'es posée sur le bois de ma lance, tu m'as dit : « J'apprendrai à tes filles à aimer leur foyer comme j'aime mon nid. » Alouette, tu chantes encore sur nos sillons ; mais nos femmes n'aiment plus.

L'ALOUETTE.

Lorsque tu fis asseoir la fiancée sur la croupe de ton cheval, tu lui dis : « Je te donnerai la terre, » et lorsque la terre fut à elle, ton premier baiser lui donna le ciel. Luern, qu'as-tu donné à Alona?

Gaëls, le jour où vous le voudrez, vos femmes aimeront leur foyer comme j'aime mon nid ; mais laissez-les rêver : leur âme est aussi grande que la vôtre.

Au lieu de vous coucher à leurs pieds en soupirant : « Je suis las ! » dites-leur : « Hirondelles, ouvrez vos ailes ; nous sommes des éperviers, et nous saurons vous rejoindre plus haut que les nuages. »

LUERN.

Alona ?

ALONA.

Viens bâtir notre nid.

LA VOIX DOUCE.

Neigez, branches du pommier; neigez, rameaux de l'aubépine; neigez sur les deux fiancés qui chanteront ma jeunesse, qui chanteront ma beauté.

LA VOIX DE LA FORÊT.

Parfumez, violettes, l'herbe des sentiers; voici le barde et la druidesse.

LA brise, douce comme un regard, tiède comme un baiser, élargit les feuilles et jette aux lèvres du torrent les chatons des noisetiers. Dans les premiers sapins, sous un rocher moussu frangé de lichens blancs, étoilé d'anémones, sur le gazon épais et fin, comme deux pinsons dans un nid, le couple amoureux gazouille.

Enlacés, comme les liserons qui pendent des érables, nous glissions la nuit sur les prés

argentés, nous buvions la rosée aux lèvres des pervenches.

— Lorsque tes ailes veloutées caressaient les genêts, les vers luisants diamantaient l'herbe, et les chevreuils, le cou tendu, fouillaient la mousse de leurs pieds fauves.

— Nous allions par les chemins creux, la main dans la main, et les campanules tintaient joyeuses, et les chèvrefeuilles ouvraient leurs cassolettes, et les rossignols, dans les églantiers, saluaient Rose-des-Eaux, la blonde fée.

— Nous volions sous les futaies, la main dans la main, et les bouleaux disaient aux chênes : « Éveillez-vous! éveillez-vous! Voici le « sylphe aux ailes vertes, le sylphe qui sème « le gui. »

— Nous étions deux rayons, deux souffles. »

Une forme lumineuse s'avance vers le couple amoureux. « La statue de granit! » dit Luern.

« Je suis l'âme de la Gaule, répond en sou-

riant la forme lumineuse; toi, tu es mon barde, Alona est ma druidesse. Les jours d'épreuve sont finis. . . . . »

L'AME de la Gaule parla longtemps; mais Luern et Alona ont seuls entendu ses paroles.

IV

La barque descend le fleuve. Couchés sur une peau de léopard, ils se serrent, l'un contre l'autre, comme deux ramiers dans un nid, et ils ne parlent pas, ayant trop à se dire.

La barque descend le fleuve, la lune se lève sur le bois de palmiers.

« Tu m'aimes ? » dit aux lèvres de sa compagne le jeune homme aux yeux clairs.

La barque glisse sans bruit, et une cigogne qui traverse le Nil entend ce que répondent les lèvres vermeilles. Le mot qu'elle entend est si doux, qu'elle plane pour écouter ; mais les lèvres vermeilles ne disent qu'un mot, et elle va se poser sur la tête d'un sphinx dont le flot lèche les pieds.

L'enfant aux cheveux d'or croise ses deux mains sous sa tête et chante, en regardant la cigogne argentée :

« La fauvette aime un jour ou deux, sur le buisson de roses ; mais la cigogne aime toujours, sur la tour azurée. La fauvette chante, la cigogne pense ; la cigogne est l'oiseau d'Allah !

« Ferme tes yeux, tes grands yeux doux, et les houris t'apporteront des oranges du paradis.

— La cigogne est l'oiseau d'Allah ! » répond le sphinx dont le flot lèche les pieds.

L'ENFANT aux cheveux d'or chante en regardant les yeux clairs de son ami :

« La fauvette aime un papillon, sur le buisson de roses ; la cigogne aime un cavalier, sur la tour azurée. La fauvette chante, la cigogne pense ; la cigogne est l'oiseau d'Allah ! »

La barque glisse sans bruit et le sphinx

chante : « Ferme tes yeux, tes grands yeux doux, et les houris t'apporteront des oranges du paradis. »

La lune brille sur les ruines, le fleuve devient plus large, les sphinx chantent.

« L'amour est immortel ! » soupire, aux lèvres de son ami, l'enfant aux cheveux d'or.

Les sphinx chantent tous ensemble, en tournant vers le Nil leurs longs yeux sans regard. Ils chantent tous ensemble, puis celui dont le flot lèche les pieds chante seul :

« Je suis l'image impérissable de l'amour tel que Dieu l'a fait ; je suis le sphinx immobile, au front large, aux yeux baissés.

« J'ai le sourire de la vierge et la croupe du lion, le lait gonfle mes mamelles, mes griffes sont prêtes à tuer. Je suis l'image impérissable de l'amour tel que Dieu l'a fait.

« La beauté de ma lèvre attire, le lait de ma mamelle enivre ; mais, après le baiser donné,

mes griffes mettent le cœur en pièces, et le vent en sème les miettes dès que je les ai fécondées.

« Rien ne meurt dans la nature; mais pour revivre il faut mourir. La mort est la terre féconde où gonfle le germe divin, et, comme un moissonneur quand les épis sont mûrs, la volupté passe.

— La mort ne touche pas à l'âme des Gaëls, » répond l'enfant aux cheveux d'or.

Le fleuve devient plus large, la barque glisse sans bruit, et le jeune homme hisse la voile bleue.

La barque glisse sans bruit... Est-ce un baiser, est-ce une caresse de la brise aux feuilles des platanes qui éveille le cygne endormi?

Un lion rugit dans les roseaux. Le courant pousse vers lui la barque, il passe ses pattes sur son mufle plissé; mais l'enfant aux cheveux d'or lui dit : « Grand lion, pourquoi tires-tu tes griffes? Nous comprenons ce que rêvent tes

yeux d'émeraude. Viens te coucher à nos pieds, et je t'apprendrai ce que tu demandes aux rochers, quand le soleil brûle. »

Le lion bondit dans la barque, et les platanes chantent : « Nous avons, sous l'écorce, une âme vivante, une âme qui pense, une âme qui sait. Nos cœurs, chaque printemps, poussent avec nos feuilles. Aimez ! aimez ! »

Les platanes chantent : « Nos cœurs, chaque printemps, poussent avec nos feuilles. Aimez ! aimez ! »

Le lion rugit : « Aimez ! aimez ! »

Le soleil se lève ; le vent du matin roule, sur la plaine, des colonnes de sable, et l'enfant soupire, en croisant ses mains sous ses cheveux d'or : « Nuit ! tu as été la plus belle des nuits ! »

Le vent du matin roule, sur la plaine, des colonnes de sable ; le lion lèche les pieds de l'enfant ; le jeune homme prend la barre et dit :

« Hirondelle, où veux-tu aller? Je connais de beaux temples et de vieilles forêts. Les temples que je connais ont des colonnes de marbre aux fûts cannelés; mais les forêts que je connais sont pleines d'oiseaux et de fleurs. Hirondelle, où veux-tu aller ?

— Au pays du soleil.

— Comme un cygne amoureux, Alger gonfle ses ailes sur le golfe endormi où la lune se baigne.

— Allons plus loin.

— Comme un lion blessé, Balbeck dort au désert, et, comme un rosier blanc, Bagdad la poëte parfume l'Orient.

— Mais, près des flots où des étoiles sèment des étincelles en tordant leurs cheveux, dans Saba la ville ardente qu'allument les feux du couchant, dans Saba la ville éternelle où les hommes n'entrent plus. . . . . »

La barque a disparu, et les roseaux du Nil chantent aux lotus bleus : « Ils vont à Saba, la ville où l'on aime. »

A CELLE QUE J'AIME

N'oublie pas que les Bardes Gallois ont dit :

Trois choses diminuent continuellement : l'obscurité, l'erreur et la mort.

A. DE L.

Dimanche 12 mai 1867.

Achevé d'imprimer

LE QUINZE MAI MIL HUIT CENT SOIXANTE-SEPT

PAR D. JOUAUST

POUR ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

JUN 1 1962